

ZIZIM

Explication de l'Énigme Historique de Mai.

L'empire d'Orient, si longtemps menacé par ses voisins barbares, n'existait plus; Constantin Paléologue avait péri sur les remparts de sa capitale vaincue; Mahomet II régnait à Constantinople, et son nom inspirait en Europe une terreur qui n'avait eu d'égale que celle qui précédait, au neuvième siècle, les invasions des farouches Normands. Avant que d'attaquer l'Italie, comme il en avait le projet, Mahomet s'efforça de détruire la puissance des chevaliers de Rhodes ou de Saint-Jean qui défendaient la Méditerranée contre les excursions des infidèles. Sa haine contre cette vaillante milice était profonde, car, en toute occasion, il l'avait trouvée au premier rang de ses adversaires. Il assiégea la ville de Rhodes, et il employa, pour la soumettre, toutes les ressources que lui fournissaient d'immenses richesses et la valeur incontestable de ses soldats. Mais les chevaliers, si courageux et si fidèles, avaient à leur tête un homme bien digne de les commander : Pierre d'Aubusson, un des plus beaux noms de la chevalerie française, était alors grand maître; il soutint le siège avec un talent et une constance invincibles, et l'histoire a enregistré les péripéties de ce duel mémorable qui mit aux mains une petite troupe de soldats chrétiens contre toute la puissance ottomane. D'Aubusson était l'âme des siens; ce noble vieillard pria et combattait à la fois, et sa piété et son courage électrisaient tous ceux qui l'environnaient. L'armée turque fut obligée de battre en retraite; Mahomet, à cette nouvelle, jura de ne pas laisser pierre sur pierre dans Rhodes, qui se dressait comme un boulevard entre lui et le reste de l'Europe. Il rassemblait une nouvelle armée, lorsque la mort le frappa le 3 mai 1431. Il ordonna, à ses derniers moments, qu'on ne mit pour épitaphe sur son tombeau que ces mots : *Je me proposais de conquérir Rhodes et de subjuguier la superbe Italie.*

Mahomet laissa deux fils, Bajazet et *Jem* ou *Zizim*. Le premier gouvernait la Paphlagonie et faisait sa résidence aux bords de la mer Noire; le second avait un gouvernement dans l'Asie-Mineure. Tous deux, au moment de la mort de leur père, étaient éloignés du siège de l'empire; tous deux aspirèrent à régner. Bajazet avait pour lui le droit d'aînesse et les dernières volontés de son père qui lui léguait ses États; Zizim objectait que son frère était né avant l'élévation de leur père à l'Empire, et de plus, il s'inscrivait en faux contre le testament de Mahomet, dont on ne pouvait, en effet, montrer l'écrit, et qui n'était attesté que par la parole d'un vizir. Deux

partis se formèrent, et les factions rivales en vinrent bientôt aux mains. Cependant le parti de Bajazet fut le plus fort. Tandis que les sultans s'approchaient pour se disputer le trône par les armes, le pacha Achmet, qui jouissait d'une grande réputation, se déclara pour Bajazet, soit qu'il fût persuadé de la justice de sa cause, soit qu'il espérait dominer sous un prince dont la faiblesse d'âme lui était bien connue. Zizim résista avec courage; il tint campagne dans l'Asie-Mineure et soutint bravement le choc de l'armée de son frère, commandée par Achmet. Mais ses soldats étaient jeunes et peu exercés, et son courage personnel ne put suppléer à la faiblesse de ses troupes; ne se reposant plus sur ses propres forces, il chercha des alliés; le sultan d'Égypte, le roi de Cilicie ou de Caramanie le secondèrent pendant quelque temps, mais ils furent détachés de sa cause par l'or de la Porte et les intrigues d'Achmet. Zizim bientôt se trouva seul, en butte à l'inimitié de son frère, et ne connaissant que trop la manière dont les princes mahométans terminent d'ordinaire les querelles de famille. Traqué de toutes parts, sans asile dans ces vastes contrées qui obéissaient à Bajazet, il résolut de demander protection au grand maître de Rhodes, à Pierre d'Aubusson. Il lui envoya deux ambassadeurs, et, poursuivi par les soldats de son frère, il s'embarqua pour Rhodes sans attendre la réponse du grand maître. La barque qui le portait s'éloignait du rivage, quand il aperçut les spahis, envoyés à sa poursuite par son frère. Il écrivit aussitôt quelques lignes, prit un arc et envoya aux spahis une flèche à laquelle était attachée la lettre suivante :

LE ROI ZIZIM

AU ROI BAJAZET, SON CRUEL FRÈRE.

« Si je fais un crime en me réfugiant chez les » chrétiens, et surtout chez les chevaliers de Rhodes, » ennemis de notre maison, c'est toi qui en es coupable devant Dieu et devant les hommes. Tu m'as » privé de l'empire, contre toutes les lois divines et » humaines, et tu me forces à chercher un asile hon- » teux pour sauver ma vie. Si Mahomet, notre père, » avait prévu que tu dusses un jour flétrir de la sorte » l'honneur de notre race, il aurait été ton propre » bourreau. Le ciel me vengera de ta tyrannie et je » prie le Prophète de hâter le supplice que tu mé- » rites. »

Cependant Zizim, qui n'avait reçu aucune nouvelle de deux ambassadeurs qu'il avait envoyés au grand maître, errait à la merci des vents et des flots, lorsqu'il découvrit trois vaisseaux qui cinglaient vers lui à pleines voiles. C'étaient les galères de Rhodes qui venaient le chercher. Sur l'une d'elles se trouvait don Alvar de Zuniga, chevalier de Rhodes, que d'Aubusson avait chargé de le représenter auprès du prince et qui le traita avec la plus grande courtoisie. Zizim arriva à Rhodes, qui l'avait vu au nombre de ses assiégeants ; il fut reçu par le grand maître avec une tendresse de père et tous les honneurs qu'on aurait rendus à un roi. Le fugitif parut sensible à cet accueil, et quoique nos usages l'étonnassent, il ne cessait de témoigner au grand maître et aux chevaliers une reconnaissance confiante qui faisait l'éloge de son cœur. L'île de Rhodes, que Zizim avait vue jadis transformée en un champ de bataille, ne retentissait plus que du bruit des tournois et des joutes. On s'efforçait de réjouir le prince par des festins magnifiques et de brillants concerts. Il se prêtait à tout, mais il ne témoigna de joie qu'une seule fois, en entendant un esclave turc qui jouait sur un instrument barbare un air de l'Asie ; Zizim l'écouta et sourit doucement.

Les démarches de la Porte jetaient de l'inquiétude dans l'esprit de Zizim ; il ne se crut pas en sûreté dans un lieu si voisin de la Turquie, et il résolut de passer en France. Avant de quitter le grand maître, il lui remit un acte par lequel il s'engageait, s'il régnait un jour, à maintenir une paix perpétuelle avec l'ordre de Saint-Jean, en reconnaissance des bons traitements qu'il avait reçus, et en disant adieu à d'Aubusson, il s'attendrit et se jeta à ses genoux pour lui baiser la main. Le vieillard pleura longtemps sur lui, et ils se séparèrent enfin avec des regrets réciproques.

Le jeune prince abandonnait en effet ses plus sûrs protecteurs. Déjà les souverains dont les États touchaient à la Turquie avaient fait d'incessantes prières au grand maître pour avoir Zizim à leur disposition, mais d'Aubusson crut que la sauvegarde de la France valait mieux pour lui, et il le fit accompagner par quelques-uns des principaux chevaliers de l'Ordre. Louis XI qui régnait alors, n'eut pas pour un prince étranger, pauvre, fugitif, les généreux sentiments du grand maître : il accueillit Zizim très-froidement, et l'exilé ne trouva de refuge que dans la commanderie de Bourgaueuf, qui appartenait à l'ordre de Saint-Jean. Il y passa plusieurs années qui furent paisibles, sinon heureuses.

Le pape Innocent VIII, qui occupait alors le siège de saint Pierre, désirait délivrer l'Orient de la tyrannie des infidèles. Il pensa que la présence de Zizim serait utile à l'armée qu'il espérait rassembler et envoyer contre Bajazet, et il écrivit à Charles VIII, successeur de Louis XI, et à d'Aubusson des lettres très-pressantes pour qu'ils déterminassent Zizim à se rendre à Rome. Le prince ne put se refuser à des desirs qui étaient presque des ordres, et il s'embarqua à Marseille, suivi du grand prieur de Blanchefort. Le fils de Mahomet fut reçu à Rome avec de grands honneurs et admis à

l'audience du pape, qui l'accueillit avec bonté. Pendant trois années, il vécut à Rome libre et heureux. Mais la mort enleva Innocent VIII, et Alexandre VI lui succéda. La première pensée du nouveau pape fut de s'assurer de la personne de Zizim, et de s'en faire une arme pour ou contre Bajazet ; il le fit donc emprisonner au château Saint-Ange. Peu de mois après, Charles VIII entra en Italie pour se rendre à la conquête du royaume de Naples ; il se souvint du prince turc qu'il avait vu en France et dont il connaissait les malheurs. Il le réclama. Zizim fut mis en liberté ; il salua Charles d'une manière qui ne sentait, dit un vieil historien, ni le barbare ni le prisonnier : après lui avoir baisé la main et l'épaula, il lui dit fièrement qu'il espérait que les Français considéreraient en lui la race ottomane, et il ajouta que lorsqu'ils passeraient en Grèce il saurait reconnaître leurs bons offices. Charles VIII le traita avec une vive amitié et voulut qu'il le suivît à Naples. Le pauvre prince espérait relever sa fortune en suivant celle des Français, mais son orageuse carrière devait s'arrêter là.

Quelques historiens ont écrit qu'il avait été empoisonné, mais voici, d'après les écrivains orientaux, le véritable détail de sa mort :

Bajazet craignait la présence de son frère au milieu des chrétiens et s'en expliquait ouvertement. Il avait à son service un renégat italien, nommé Mustapha, qui, un jour, l'ayant entendu témoigner ses inquiétudes, lui dit : « Seigneur, laissez-moi le soin de cette affaire ; je vous mettrai l'esprit en repos au sujet de votre frère, et, fût-il caché dans le coin le plus secret de l'Italie, je saurai le découvrir et lui ôter la vie. » Le sultan, tout joyeux, lui promit de le faire grand vizir s'il parvenait à accomplir une action si nécessaire à son repos. Mustapha quitta aussitôt le turban et court à Péra se réfugier chez les Francs. Il y déplore le malheur qu'il a eu d'abjurer sa religion ; et, fondant en larmes, il les conjure de lui accorder leur protection et de lui faciliter les moyens de retourner dans sa patrie. On croit Mustapha converti dans le cœur, on s'attendrit, on le met à bord d'un vaisseau frété pour l'Italie, et peu de jours après il débarque à Naples. Zizim venait d'y arriver ; Mustapha parvint à s'introduire près de lui et il se fit attacher à sa maison en qualité de barbier. L'occasion favorable à son projet ne tarda pas à se présenter : resté seul avec le prince qu'il rasait, il lui coupa la gorge (25 février 1493). Bajazet combla d'honneurs le meurtrier, qui parvint à regagner Constantinople, et il fit réclamer le corps de son frère assassiné, qu'il ensevelit avec de grands témoignages de respect près du tombeau d'Amurat, leur aïeul.

Zizim, au témoignage de tous ceux qui l'ont connu, avait une âme noble et fière et un esprit très-cultivé. L'Orient conserve un recueil de ses poésies, ainsi que la traduction qu'il a faite, en langue turque, d'un roman persan. Sa vie fut courte et malheureuse ; et, par un singulier jeu du sort, il dut les seuls moments de paix et de bonheur qu'il goûta sur la terre à cette milice de Rhodes que son père avait poursuivie avec tant d'acharnement.

BIBLIOGRAPHIE.

SCÈNES DE LA VIE CHRÉTIENNE

Par M. Eugène de Margerie (1).

— 669 —

Voici un bon et gracieux livre que nous présentons à nos lectrices comme un ami digne d'être admis au foyer domestique; dont la voix n'évoque que de bons sentiments, ne présente que des exemples salutaires, ne donne la vie qu'à des récits toujours purs, touchants, empreints de la morale la plus élevée et la plus consolante.

M. Eugène de Margerie a compris un des besoins les plus impérieux de notre temps et qui s'étend à toutes les classes : celui de la lecture des œuvres d'imagination; et il a voulu apporter sa pierre au rempart destiné à défendre la famille contre l'invasion des livres mauvais et dangereux. Le seul moyen, en effet, d'empêcher qu'on ne lise les livres détestables qui pullulent autour de nous, ces livres si dangereux et souvent si ennuyeux, n'est-ce pas d'écrire de bons livres et d'offrir à l'imagination une pâture innocente et attachante tout à la fois? Le public que l'on peut instruire et amuser est immense; car, de nos jours, quelle est la maison où on ne lit pas? Et dans ce besoin de bons livres, il y a, certes, de quoi tenter le zèle et le talent des littérateurs chrétiens. M. de Margerie, déjà connu par plusieurs excellents ouvrages, surtout par ses *Lettres à un jeune homme sur la piété*, vient de doter le monde lisant d'un nouveau livre qui sera accueilli avec la même faveur que ses aînés. Les *Scènes de la vie chrétienne* sont une suite de nouvelles empruntées au monde actuel, et dont les personnages ont sans doute, à leur insu, posé devant l'auteur; le titre du livre en dit assez le but; l'écrivain, choisissant ses modèles dans cette classe de la société, bien nombreuse encore, grâce au ciel, qui n'a pas renié la foi de ses pères, nous montre, dans une suite de petits drames touchants et gracieux, comment vivent, au sein du monde, les vrais chrétiens, et comment ils savent mourir; les merveilles que la divine charité sait opérer dans une âme, le baume que la religion verse sur les plus cuisantes blessures, et quelle joie c'est de souffrir quand on souffre pour Dieu et avec Dieu. Le style de ces nouvelles est simple, vrai, pénétrant; il y a une âme dans ces pages; ce n'est pas seulement le talent de l'artiste qui fait *poser* devant lui le sentiment ou la passion qu'il veut peindre; c'est l'âme d'un homme, d'un fils, d'un mari, d'un père qui a aimé, qui a souffert, et qui, pour bien dire, n'a eu besoin que de se souvenir.

Les deux premières nouvelles : *Souvenir de voyage*

et l'*Apostolat conjugal*, sont les deux faces d'un même tableau, et peignent l'influence douce et légitime de la femme sur son époux. Combien on s'intéresse, dans la seconde de ces deux histoires, à la lutte patiente et silencieuse de Noémi contre l'incrédulité de son mari, et combien l'on jouit de cette tardive victoire qu'elle emporte dans la mort! Le *Maître de musique* est une haute leçon de philosophie pratique; un jeune homme, nommé Paul Lecostois, plein de talents et de mérite, végète dans une petite ville, au sein de la plus étroite médiocrité, négligé, oublié de tous, ayant même à côté de lui, pour exercer sa vertu, ce qui fit la gloire du philosophe d'Athènes, une Xantippe, et trouvant dans cette vie morne et terne, une sorte de bonheur austère, bénissant la Providence là où tant d'autres l'eussent accusée; voilà tout le sujet de cette nouvelle, racontée avec une grâce extrême. Citons un passage dans lequel Paul Lecostois expose sa théorie du bonheur :

« Je ressemble, disait-il, à ces hommes qu'une faible complexion oblige à vivre de régime, mais qui, d'ailleurs, ne souffrent point ou souffrent très-peu. Ce sont, en somme, je ne dis pas les plus heureux des hommes, mais les plus heureux des malades. Mon bonheur à la santé délicate, et je ne la maintiens qu'à force de soins. Sans doute, j'aimerais mieux qu'il eût un de ces tempéraments robustes qui permettent, je ne dis pas les excès, mais un usage libre et confiant de toutes les choses honnêtes ou agréables. J'aimerais mieux respirer mon bonheur à pleine poitrine, en vivre et m'y plonger, que d'être obligé de l'entretenir comme une chaleur artificielle, d'y veiller comme à une flamme qui menace sans cesse de s'éteindre. Je préférerais le *beau fixe* à un temps incertain qui fait craindre toujours *pluie et vent* ou même tempête. — Mais, après tout, je n'ai pas le choix, et si je me compare à tant d'autres qui sont vraiment ou se rendent malheureux, combien, en raisonnant la chose, je me trouve heureux!

» Mon seul vrai chagrin vient de ma pauvre femme, ou plutôt de son humeur inégale. Mais, au fond, ma femme est bonne, elle m'aime, je l'aime beaucoup. Que de ménages, en apparence plus unis que le nôtre, et qui n'en pourraient dire autant!

» D'ailleurs, le chrétien a-t-il besoin d'être parfaitement heureux? Un petit aiguillon qui, dans les choses les plus douces, nous rappelle sans cesse que la suprême douceur est ailleurs qu'ici-bas, n'est-ce pas une grâce, au point de vue de la foi? Et à quoi nous servirait la foi, si nous nous placions toujours en dehors d'elle pour juger de nos intérêts?

» Être assez bien en route pour ne pas désirer arriver, cela peut convenir à celui qui voyage pour voyager. — Quant à ceux qui voyagent pour arriver, il n'est pas mauvais, ce me semble, que la route leur fasse un peu désirer le terme...

» La vie de Paul s'écoulait ainsi doucement, mais

(1) Un volume, prix : 2 fr. 50 c., chez M. A. Bray, 66, rue des Saints-Pères, Paris.

d'une douceur chèrement achetée, et dans une sorte de paix armée. — Sa maison ne connaissait pas le luxe, à peine le *comfort*, un mot qu'il détestait d'ailleurs presque autant que la chose, qui lui semblait réveiller une idée aussi antichrétienne que possible. Dieu lui avait donné le strict nécessaire; ce strict nécessaire lui suffisait, lui plaisait même, et avait, pour cette âme vigoureuse, une sorte de saveur sévère qu'il n'eût pas trouvée dans les molles satisfactions du luxe et de la vanité. Si quelquefois il eût voulu être plus riche, c'était uniquement pour sa femme, à qui le brillant plaisait tant.

» Sans doute, dans ses rêves, il se représentait à vingt-cinq ans, ayant épousé une femme douce, Alice, par exemple, vivant dans l'abondance, cultivant à loisir les arts et les lettres, menant la vie de propriétaire, et voyant s'ouvrir devant ses enfants de joyeuses perspectives de bonheur et de gloire. Peut-être même rêvait-il quelquefois de paletots plus chauds, et d'un vin plus généreux que les petits vins du cru, dont il faisait son ordinaire. Mais, sauf l'article de la femme douce, Paul souffrait de l'absence de tout ce que je viens d'énumérer, comme je souffre, moi, de ne pas avoir une voiture, ou un château sur les bords du Rhin. Ce que Dieu lui refusait, Paul l'avait toujours considéré comme du superflu. Et si l'on rêve quelquefois au superflu, jamais l'absence du superflu n'a fait souffrir un homme raisonnable. »

Qui n'applaudirait à cette forte et douce philosophie, qui n'en a besoin dans une vie où le bonheur est si près de l'infortune, où, dans le cœur en apparence le plus serein, il y a toujours, au fond, une goutte d'amertume ?

A ce récit succède une histoire plus dramatique et qui porte avec elle un salutaire enseignement. *Natalie* n'échappe au danger des passions que grâce à sa foi vigilante; la lutte est trop forte pour son âme usée par la souffrance, et elle meurt; mais elle meurt victorieuse, et elle entraîne avec elle vers le ciel l'âme de celui qui l'avait aimée et qui, avec l'égoïsme de l'amour humain, voulait la perdre. L'humble *Gillette*, plus heureuse, n'est qu'une pauvre servante qui, loin du monde et de ses périls, accomplit à petit bruit, dans sa modeste sphère, un bien immense. Cette fille, ignorante, exerce, par l'ascendant de sa vertu, le plus beau des apostolats : elle fait croire au Dieu bon qui règne dans de pareils cœurs, qui inspire tant d'abnégation, de douceur, de charité, et qui sait répandre dans ces esprits fermés pour les choses de la terre de si vives lumières sur la piété, le devoir et les plus hautes questions de la morale chrétienne. Nous croyons que nos lectrices verront avec plaisir une page où l'auteur raconte la jeunesse de *Gillette*, bergère avant que d'être servante :

« A douze ans, elle commença de mener aux champs le troupeau de la famille; elle fut ainsi bergère pendant six ans, et cette période de sa vie n'a pas été non plus sans influence sur la suite de son existence.

» Je ne veux point dire, Dieu m'en garde ! que *Gillette* fût une âme poétique et rêveuse. Elle n'avait lu ni madame Deshoulières, ni Florian, ni Gessner, ni madame Sand. Mais elle avait lu l'Histoire-Sainte; elle lisait et relisait sans cesse le Nouveau Testament et la Vie des Saints. C'était sans efforts d'imagination, et non point pour *poser* devant elle-même, mais par

un simple mouvement de sa piété, qu'en gardant ses brebis elle repassait dans son esprit la touchante histoire de Joseph et de ses frères, la vie pastorale des patriarches, David quittant la houlette du berger pour le sceptre d'Israël, et tant d'autres récits où la dignité de la vie de pasteur était si clairement indiquée. Elle savait aussi que sainte Geneviève et Jeanne d'Arc avaient gardé les troupeaux, et quand elle se redisait la vie de ces héroïnes, dont la religion et la patrie se partagent la gloire, elle remerciait Dieu de lui avoir fait, à elle, pauvre fille, un état aussi honorable et où tant d'illustres et pieux modèles lui avaient tracé la voie de la sanctification...

» Pour l'âme chrétienne, la vie pastorale est une vie contemplative; c'est une vie de méditation continue, où, dans le sommeil des joies et des curiosités mondaines, l'âme s'élance sur l'échelle d'or de la prière jusqu'au sommet de la perfection. La nature extérieure lui fournit les premiers échelons de cette ascension mystérieuse. Et par la nature, je n'entends point parler du *pittoresque* proprement dit, mais de ce qui fait le fond commun de tout paysage, de ce qui se rencontre aussi bien dans les tristes plaines de la Beauce que dans les riantes vallées de la Suisse ou de la Sicile. Le cours du soleil, un arbre, une fleur, le moindre ruisseau, un oiseau qui chante, la brebis même que conduit la bergère, tout cela, pour quiconque a le cœur plein des souvenirs évangéliques et l'œil ouvert par la foi à ce touchant symbolisme que le Sauveur affectionnait tant, tout cela fait de la nature un sujet fécond en méditations pieuses, et un aliment perpétuel à l'activité de l'esprit...

» *Gillette* ne pouvait voir un lis, un de ces lis revêtu d'un éclat que Salomon dans toute sa gloire n'égalait jamais; elle ne pouvait suivre de l'œil la vive alouette montant au ciel, ou le vol plus humble du passereau, de ces petites créatures qui ne sèment ni ne moissonnent, et dont pourtant le Père qui est dans les cieux prend soin chaque jour, sans s'élever, d'un cœur bondissant de reconnaissance, vers la divine Providence. Ses brebis surtout, ses chères brebis, lui rappelaient celui qui s'est appelé le *bon Pasteur*, ses courses après la brebis égarée, et toute la grande famille des chrétiens comparée à une seule bergerie...

Nous pourrions étendre cette citation, et retracer la vie sainte et attachante qui succéda à cette pieuse jeunesse, mais l'espace nous manque, et nous voudrions dire un mot de la nouvelle qui termine le volume. *Pourquoi mon oncle Maurice ne s'est jamais marié* est une charmante étude de jeune fille, pleine de délicatesse et de fraîcheur, et l'on conçoit que l'oncle Maurice, n'ayant pu saisir son idéal, n'en ait pas cherché la contre-partie. Jugez-en : Voici quelques fragments du portrait de *Stéphanie* :

« Une chose que j'admirais singulièrement en elle, et qui montrait une fois de plus combien, toute pénétrée qu'elle fût de sensibilité et de poésie, elle était loin de toute sensiblerie et de toute rêverie, c'est que, dès le lendemain de notre installation, elle avait organisé sa vie. Elle était toujours prête, pour servir sa mère ou seulement pour lui plaire, à interrompre la plus chérie de ses occupations. Mais, cette interruption cessant, elle revenait à son travail, ou à sa lecture, ou à sa prière; et jamais, dans cette existence, une seule minute n'était perdue ou abandon-

née au caprice du moment, ou gaspillée par des travaux ou délasséments sans suite ni ordonnance. Elle allait à la messe de sept heures au village voisin, puis elle revenait auprès de sa mère, et jusqu'à onze heures elle lisait, elle écrivait, elle priait, elle travaillait. A onze heures, on déjeunait, et aussi longtemps que cela convenait à nos parents, nous prolongions la conversation. Puis, Stéphanie dessinait ; ou bien, s'asseyant devant une vieille épinette qui servait de dressoir, elle ravissait nos oreilles et nos cœurs, en nous redisant quelques souvenirs des grands maîtres.

» O pauvreté des instruments ! ô impuissance du talent lui-même et de l'agilité des doigts pour amener à l'âme de l'exécutant cette émotion qui doit gagner l'âme de ceux qui l'écoutent ! Et que tout cela est bien de l'industrie à côté de l'art véritable ! Notre épinette à quatre octaves, aigre et grêle comme la voix d'une chevette des montagnes, résonnant sous les doigts de cette jeune fille qui n'avait jamais eu d'autre maîtresse que sa mère, ni d'autre auditoire que le curé de Machecoul et quelques vieux émigrés, cette épinette avait des accords indicibles. Il nous semblait entendre la pensée même des maîtres de l'art, mais dépouillée de ces vains ornements, de ces voiles qu'une main maladroite prend soin, trop souvent, hélas ! d'y ajouter, sous prétexte d'embellissements. Quelquefois, c'était même un simple Noël de la Vendée que Stéphanie chantait en s'accompagnant, ou quelques notes qu'elle semblait jeter au

hasard. Elle n'avait alors ni la poitrine haletante, ni les cheveux en désordre, ni ce frémissement et cette langueur à effet, affreux oripeaux dont les artistes d'un vrai mérite ne craignent pas pourant d'affubler leur talent, pour faire leur cour au goût dépravé d'auditeurs blasés et ignorants. Elle était noble, simple, émue, touchante sans chercher à l'être, parce que quelque chose du foyer intérieur se reflète toujours au dehors.

» Jamais — voyez comme la charité dominait chez elle tout le reste — jamais Stéphanie ne s'oubliait au piano une minute de trop... non que je me fusse lassé de ces célestes mélodies ; mais ce n'était pas pour moi qu'elle jouait... et, à un moment donné, lorsque son tact exquis l'avertissait que sa mère allait en avoir assez, elle résistait à nos instances polies, elle s'arrachait, sans effort apparent, à cet attrait qui certainement l'eût retenue là jusqu'à minuit ; et elle faisait avec sa mère ou avec mon père la quotidienne partie de trictrac ou d'échecs... »

Ces citations prouveront assez à nos lectrices l'intérêt et la grâce que respirent les aimables récits de M. de Margerie, où l'enseignement chrétien découle naturellement des situations et des caractères si bien retracés par l'auteur. Nous croyons que toutes les familles nous sauront gré de leur avoir indiqué cet excellent livre, qui a pris des romans l'intérêt, et des ouvrages de morale l'utilité.

M. F.

Littérature Etrangère.

THE SUSPICIOUS MAN

—o—o—o—

As a suspicious spirit is the source of many crimes and calamities in the world, so it is the spring of certain misery to the person who indulges in it. His friends will be few ; and small will be his comfort in those whom he possesses. Believing others to be his enemies, he will of course make them such. Let his caution be ever so great, the asperity of his thoughts will often break out in his behaviour ; and in return for suspecting and hating, he will incur suspicion and hatred. Besides the external evil which he draws upon himself, arising from alienated friendship, broken confidence, and open enmity, the suspicious temper itself is one of the worst evils which any man can suffer. If « in all fear there is torment, » how miserable must be his state who, by living in perpetual jealousy, lives in perpetual dread ! Looking upon himself to be surrounded with spies, enemies and designing men, he is a stranger to reliance and trust. He knows not to whom to open himself. He dresses his countenance in forced smiles, while his heart throbs within from apprehensions of secret treachery. Hence fretfulness and ill humour, disgust at the world, and all the painful sensations of an irritated and embittered mind. So numerous and great are the evils arising from a suspicious disposition, that, of the two extremes, it is more eligible to expose ourselves to occasional disadvantage from thinking too well of others, than to suffer continual misery by thinking always ill of them. It is better to be sometimes imposed upon, than never to trust.

BLAIR.

L'HOMME SOUPÇONNEUX

—o—o—o—

De même qu'un caractère soupçonneux est la source de bien des crimes et des malheurs dans le monde, de même c'est l'origine de l'infortune certaine pour quiconque s'y abandonne. Ses amis seront en petit nombre ; chez ceux qu'il possède, il ne trouvera que bien peu de consolation. S'imaginant que les autres sont ses ennemis, il en arrivera à les rendre tels. Quelque grandes que soient ses précautions, l'âpreté de ses pensées perdra souvent dans sa conduite ; en retour de ses soupçons et de sa haine, il encourra le soupçon et la haine. Outre le mal extérieur qu'il s'attire et qui provient de l'amitié méconçue, de la confiance brisée et de l'inimitié déclarée, le caractère soupçonneux est par lui-même un des pires maux que l'homme puisse supporter. Si « dans la crainte il y a un supplice, » qu'il doit être misérable celui qui, vivant dans un soupçon perpétuel, vit dans une perpétuelle crainte ! Se considérant comme entouré d'espions, d'ennemis et d'hommes mal intentionnés, il reste étranger à la sympathie et à la confiance. Il ne sait à qui s'ouvrir. C'est avec des sourires forcés qu'il se donne une contenance, tandis que son cœur tremble sous l'appréhension de quelque embûche secrète. De là le chagrin, la mauvaise humeur, le dégoût du monde et toutes les sensations pénibles d'un esprit aigri et irrité. Les maux qui proviennent d'un caractère soupçonneux sont en tel nombre et si grands, que, de deux extrêmes, le préférable est de nous exposer à quelque dommage accidentel en pensant trop bien d'autrui, plutôt que d'avoir à souffrir un malheur continuel en pensant mal de notre prochain. Mieux vaut être parfois trompé que n'avoir jamais confiance.

M^{lle} AMÉLIE DESPREZ.

PARMENTIER

Dans la prison de Francfort sur le Mein, deux géoliers, Bloum et Trim, devisaient en attendant que sonnât l'heure d'ouvrir aux prisonniers français la porte de leurs cellules, pour leur promenade au préau. Ces messieurs, non contents de tenir leurs prisonniers sous clef, se permettaient encore de mordre sur eux à belles dents, à propos de ce qu'ils appelaient leur sottise délicatesse.

« A leurs façons, disait Trim, on les prendrait pour des Rhingraves ! »

— Prétendre que leur estomac n'est point accoutumé à une nourriture aussi grossière, reprenait Bloum, mein Gott ! on leur fera rôtir des ortolans.

— Je suis sûr que, dans leur pays, ça mangeait plus de pain dur que de pain mollet.

— Cela fait pitié, ma parole d'honneur ! s'ils avaient un peu lu les philosophes !...

— Oui ; ils sauraient que les prisonniers de guerre ne doivent point se permettre d'élever la voix devant leurs vainqueurs ; car, enfin, mein herr Bloum, nous sommes leurs vainqueurs.

— Mais je m'oublie dans votre agréable conversation, mein herr Trim ; l'heure de la promenade s'écoule ; donnons la volée à ces oiseaux brailards et plaignards. »

Aussitôt fait que dit ; hors une, les portes des cellules furent ouvertes, et, pour continuer la métaphore de M. Bloum, nos pauvres prisonniers s'en élancèrent, comme autant d'oiseaux avides d'espace et d'air pur.

« Géoliers de l'enfer ! s'écria monsieur Cistac, l'un d'entre eux, avec un accent qui sentait fortement les bords de sa Garonne, savez-vous que vous êtes en retard de six minutes pour le moins ! On n'a par jour qu'une pauvre heure pour se dégourdir les jambes et voir un coin du ciel bleu, et vous avez la barbarie d'en subtiliser un dixième ! »

— Pas de gros mots, monsieur le Gascon, répliqua Bloum qui ne comprenait point le mot subtiliser.

— Je me plaindrai ! nous nous plaindrons ! s'écrièrent Cistac et les autres prisonniers en chœur. C'est honteux ! D'ailleurs, poursuivit Cistac, nous sommes plus mal logés que des assassins, et nourris comme des animaux immondes !

— Par exemple ! fit Trim remarquablement scandalisé ; n'avez-vous pas des pommes de terre (1) moelleuses, dorées, exquises, et à volonté ?

— En France, fit Cistac avec dégoût, nous donnerions cela aux pourceaux.

— En France, vous n'avez pas le sens commun, dit Bloum d'un ton sentencieux.

— Répétez donc !

— Ne frappez pas ! Si vous frappez, quinze jours aux fers ; c'est la règle.

— Oh ! fit Cistac rongé par son frein.

— Messieurs, le préau est ouvert et l'heure s'écoule, dit Trim.

— Allez-vous-en, reprit le Gascon, vos vilaines figures nous gêneraient ce moment de répit. Est-ce que la règle m'oblige à vous trouver jolis garçons ? ajouta-t-il à un mouvement des deux géoliers.

— Où donc est Parmentier ? demanda quelqu'un.

— Sa porte est fermée ! s'écria Cistac. Dire que, chaque jour, si l'on n'y prenait garde, ils oublieraient l'un de nous dans son antre ! Entendez-vous, bourreaux ? ce ne sont plus six, mais vingt minutes d'air pur que vous avez volées à notre camarade de misère ! »

Puis, la cellule de Parmentier ayant été ouverte :

« Écoutez mes paroles et retenez-les, continua Cistac aux géoliers, si, en guise de pain, vous nous apportez encore de vos détestables racines, je me fais fort de les aplatis toutes sur vos plates figures. J'ai dit ! »

Et d'un geste impérieux il désigna la porte aux géoliers, qui sortirent médiocrement émus de son speech.

Cependant, Parmentier ne paraissant point, on l'appelle.

« Dormez-vous ? » lui fut-il demandé.

Parmentier répondit en venant serrer la main de ses compagnons d'infortune.

« Il rêvait d'horizons sans bornes et de longues étapes, dit un jeune prisonnier nommé Armand ; de quoi rêver en prison, si ce n'est de liberté ? »

— Oh ! ces poètes ! fit Mailloche, un autre prisonnier.

— Je parie, reprit Cistac, que Parmentier se revoit dans son Paris crotté, dont les milliers de voix lui glapissaient aux oreilles leurs cris divers et discordants.

— Ou dans sa fertile Picardie.

— Messieurs, messieurs, dit Mailloche, il ne nous restera pas le temps de faire deux fois le tour du préau.

— C'est que, mon cher Mailloche, fit Parmentier d'un ton doux et grave, pour les prisonniers, de tous les besoins, l'épanchement du cœur est encore le besoin le plus impérieux. Mais, allez, mes amis, allez secouer au grand air les miasmes humides du cachot ; je vous suis. »

Le silence ne s'était pas refait autour de Parmentier, que, déjà, s'était renoué le fil mystérieux de ses pensées.

« Quel terrain lui peut être propre ? murmurait-il ; quelle culture peut-elle exiger ? quelle est, au juste,

(1) Ainsi qu'on le verra à la fin de cet article, la pomme de terre ne s'est ainsi appelée que depuis son introduction en France par Parmentier.

la dose de gluten qu'elle renferme ? Si elle est, comme je le crois, aussi nutritive que savoureuse, quelle ressource dans les temps de disette. »

L'arrivée d'un étranger tira Parmentier de sa rêverie.

« Monsieur Parmentier, je me nomme Meyer, dit le nouvel arrivant dont la figure ouverte prévenait en sa faveur ; je suis pharmacien à Francfort depuis trente ans le mois prochain. Ayant appris que parmi les prisonniers se trouvait un confrère en pharmaceutique et en chimie, j'ai demandé à M. le gouverneur de vous laisser prisonnier sur parole, et de vous donner ma pharmacie pour demeure ; si la chose vous agréait, elle est faite. »

Parmentier tombait des nues.

« Que me dites-vous là ? s'écria-t-il.

— Que j'ai besoin d'un aide, répliqua M. Meyer avec une grande simplicité ; et que, si vous le voulez, vous pouvez devenir le mien.

— Si je le veux ? Cent fois ! mille fois ! fit Parmentier. Ainsi, pensa-t-il, je pourrai m'enquérir de tout ce qui la concerne !

— Quant aux émoluments... reprit M. Meyer.

— Vous les fixerez, monsieur.

— Oui, je les fixerai, selon les capacités dont vous ferez preuve. A ce soir donc. »

Et le bon M. Meyer se rendit immédiatement auprès du gouverneur, les papiers nécessaires à l'installation de Parmentier chez lui, devant l'y attendre.

« Oh ! le doigt de Dieu ! s'écria Parmentier resté seul. Ce *solanum tuberosum*, qui préoccupe mes nuits et mes jours, je vais donc pouvoir l'étudier ! Rien que de penser aux bienfaisants résultats de sa propagation, j'en ai la fièvre !... »

A ce moment Bloum et Trim ayant fait rentrer les prisonniers, leur apportaient une grande terrine dont, par malice, ils essayaient de dissimuler le contenu.

« Voyons le festin, fit Mailloche.

— Absence totale de pommes de terre, j'imagine, dit Cistac.

— Dès que vos seigneuries en avaient ordonné autrement, » répondit Bloum d'un air qui voulait être narquois.

Et en même temps il découvrit la terrine.

« Des pommes de terre ! s'écria Cistac ; enlevez-moi ça, enlevez moi ça sur l'heure ! Ces mets ne souilleraient plus nos lèvres !

— Non ! non ! cria-t-on de toutes parts, ce n'est pas une nourriture de chrétien ; leur vue seule inspire un invincible dégoût ; c'est terreux, c'est rugueux, c'est ignoble !

— Cela se pèle, mein herr, fit Bloum avec un grand sang froid.

— Par un Allemand, répondit Cistac avec dédain.

— Pardon, il y a des Allemands qui ne les pèlent pas. »

En toute autre circonstance, cette sortie eût excité le rire, on ne la remarqua pas ; le nuage était trop noir pour que rien le pût éclaircir.

« Enlevez, enlevez ! reprit Cistac ; nous sommes des hommes, nous voulons de la nourriture d'hommes. Que ne nous mène-t-on paître le trèfle et la luzerne !

— Nous avons l'ordre de fournir à chaque prisonnier des pommes de terre à discrétion et une cruche d'eau, et nous exécutons cet ordre, fit Bloum ; ce n'est pas notre faute si ce n'est pas quelque cuisse de chevreuil que nous avons à offrir à vos seigneuries.

— Emportez-vous ?

— Non !

— Décidément ?

— Décidément. »

Cette affirmation des géoliers fut suivie d'une scène de désordre qui avait bien son côté comique ; à l'exception de Parmentier, tous les prisonniers, fermant la retraite à Bloum et à Trim, les accablèrent d'une grêle de pommes de terre, et on en fut peut-être venu à des sévices plus sérieux, si Parmentier ne s'était interposé rapidement entre les persécuteurs et leurs victimes, et n'eût profité de l'étonnement des uns pour faire évader les autres. Il est vrai qu'alors ce fut sur lui que tourna l'orage.

« Traître ! faux frère ! vociféra-t-on autour de lui ; se ranger du côté de nos oppresseurs ! »

Et comme Parmentier les regardait en silence :

« Dites donc quelque chose, au moins, reprit-on ; essayez de justifier votre conduite.

— Je n'ai rien à justifier, répliqua Parmentier, et vous, tout à l'heure, vous rougirez de vos extravagances, et vous m'en demanderez pardon. Ce n'est pas après la communion du champ de bataille et de la géole qu'on en est à se connaître et à douter de sa loyauté.

— Mais pourquoi vous mettre avec nos tyrans contre nous ? demanda Mailloche.

— Té ! fit Cistac, pour que monsi le gouverneur l'apprenne et procure à monsi des douceurs !

— Pour vous épargner à tous une lâcheté et une sottise, répondit Parmentier ; oui, une lâcheté : vous étiez quatorze contre deux ! et une sottise, car ce *solanum tuberosum*, qui ne vous inspire que méfiance et dégoût, et dans lequel vous êtes tout près de voir un agent de mort, vous ne le connaissez seulement pas.

— Depuis trois jours que nous en mangeons, fit Cistac, auquel de nous, hormis vous, cette nourriture insipide n'a-t-elle pas occasionné des nausées ?

— Parce que vous la prenez avec répulsion, répliqua Parmentier.

— Parce qu'elle renferme des sucres corrosifs, dit Mailloche, futur Esculape, lorsqu'il aurait quitté les sentiers de la gloire.

— Lesquels sucres, de votre aveu même, n'ont point sur moi d'effet.

— L'exception fait la règle, reprit Cistac ; mais, sottise ou non, nous protestons contre la pomme de terre ! Qu'elle retourne à la basse-cour d'où elle sort ; nous n'en voulons point manger ; nous n'en mangerons point, et nous allons tous nous engager par serment à souffrir la faim plutôt que de céder !

— Oui ! oui ! fut-il répondu.

— Modeste racine, dit Parmentier regardant les morceaux de pommes de terre épars sur le plancher, tes destinées devront être grandes, puisque tu débutes par l'injustice et la persécution !

— Jurons ! jurons !

— Laissez-moi vous tirer d'erreur.

— Jurons !

— Laissez-moi combattre une aveugle prévention.

— Point de phrases, jurons !

— Eh bien ! jurez donc ! fit Parmentier avec autorité ; jurez de repousser, de fouler aux pieds, de poursuivre en tous lieux un aliment, non pas seulement inoffensif, mais tel qu'il pourrait, peut-être, suppléer le froment ; que, par son moyen, la disette

cesserait d'affliger la terre, et qu'en même temps que le pauvre n'aurait plus à redouter la faim, le riche se verrait possesseur d'un mets savoureux de plus! Moi, je jure aussi, je jure de prôner partout ce nouveau bienfait du ciel, d'en doter la France, de consacrer ma vie à le répandre, de faire pour sa propagation d'infatigables croisades dans les villes et dans les campagnes, jusqu'au pied du trône s'il le faut! Colomb a mendié neuf ans la goëlette qui devait conquérir un monde à l'Espagne; je m'endierai vingt ans s'il le faut, le coin de terre où mes mains cultiveront la précieuse solanée. Préjugés et routine, ignorance et entêtement, je jure de lutter contre vous jusqu'à ma dernière heure, et je jure que vous serez vaincus!»

Les prisonniers se regardent, regardent Parmentier, examinent la pomme de terre et la rejettent, mais toute trace de colère est effacée de leurs fronts.

« Parmentier, votre main, fit le Gascon s'avançant le premier; je ne partage pas du tout vos idées, mais je reconnais en vous un cœur vaillant, et je vous offre mon amitié. »

Parmentier dut serrer les mains de tous ses camarades, et il le fit avec effusion; les promesses d'inaltérable amitié se pressaient sur les lèvres qui tout à l'heure l'outrageaient, lorsque Bloum entr'ouvrant la porte de la salle commune, vint l'avertir que son permis de séjour chez le pharmacien était signé. Parmentier expliqua à ses camarades ce qui lui était arrivé pendant leur promenade au préau; tous l'en félicitèrent sincèrement, mais lui ne se sépara d'eux qu'après leur avoir promis de mettre tout en œuvre pour leur obtenir une semblable faveur, et aussi qu'après les avoir réconciliés avec Bloum et Trim, au moyen de quelques florins.

Trois mois environ se sont écoulés depuis ce qui précède, et nous retrouvons monsieur Cistac travesti en garçon perruquier, et gesticulant auprès du bon M. Meyer, qui, lui, est en train d'opérer quelque mixture dans un beau mortier de marbre blanc.

« Oui, monsieur Meyer, disait le Gascon, moi qui suis le fils d'un magistrat de ma province, habitant sa propre maison, et possédant plus de milliers de louis d'or qu'aujourd'hui je n'ai de kreutzers, j'ai dû, lorsque ce brave Parmentier, aidé de votre secours, nous eut fait sortir de la geôle, j'ai dû descendre au métier d'apprenti perruquier!

— Et il paraît, répliqua M. Meyer sans quitter son œuvre, que vous vous en tirez galamment, que votre coup de peigne a de l'entrain, que votre coup de rasoir est leste, toutes qualités, avouez-le, qui, sans les circonstances actuelles, ne se seraient jamais produites au grand jour!

— Bon! votre système que tout est bien qui finit bien! Eh hé! par la toge de mon père, je ne suis pas éloigné de dire comme vous.

— Je les y amène tous, fit M. Meyer d'un air enchanté.

— Cela va dépendre du jugement que vous vous êtes formé sur celui qui vous parle. »

Et comme M. Meyer ouvrait de grands yeux :

« Messire, reprit le Gascon avec tout le sérieux que comportait sa physionomie, vous plairait-il de quitter un instant le pilon ?

— Dans quel but ?

— Vous me feriez grand plaisir de quitter un instant le pilon ?

— Qu'à cela ne tienne !

— Monsieur Meyer ?

— Monsieur Cistac ?

— La main sur la conscience, comment me trouvez-vous ? »

Et Cistac se tournait complaisamment devant son interlocuteur ébahi de la question.

« Ma foi, répondit enfin M. Meyer, j'avoue que, jusqu'à ce jour, ce point n'a pas été ma préoccupation.

— Bon! Eh bien, procédons par ordre : et d'abord, que dites-vous de ce minois ?

— Qu'il est difficile de le contempler sans rire.

— Qu'il est avenant, bon! Et de cette tournure ?

— Qu'elle ressemble à celle de certains moineaux.

— Qu'elle est leste, dégagée; bon! Et de cet esprit ?

— Qu'il est très-amusant.

— Fertile en idées; bon! Et de mon cœur, monsieur Meyer, de mon cœur ?

— Diantre!

— Oui, c'est plus difficile à juger; ça ne frappe pas les yeux comme l'esprit ou la grâce; eh bien, demandez-en des nouvelles à mon ami Parmentier!... Monsieur Meyer, je rends grâce au ciel de l'excellente opinion que j'ai eu la bonne fortune de vous inspirer; désormais, les plus doux songes vont bercer mon sommeil; la riante espérance me va montrer tout en rose; je... mais le devoir m'appelle et m'oblige à remettre le reste à une autre fois. Serveur, cher monsieur Meyer. Ah! vous m'avez rendu bien heureux! »

Et, sans plus amples explications, le Gascon s'en retourna en courant vers la boutique de son patron, tandis que le bon M. Meyer le suivait des yeux en souriant.

Une porte de côté s'ouvrit, et mademoiselle Camille Meyer, jolie fille blanche et rose, à la chevelure abondante et dorée, vint donner à son père les baisers du matin, tout en les assaisonnant de reproches; et comme ces reproches semblaient inexplicables à M. Meyer, dont Camille était l'unique amour : « Méchant père, qu'est-ce que vous avez dit, hier, au voisin Thorn le drapier ? lui demanda-t-elle.

— J'y suis, j'y suis, reprit en riant M. Meyer; comment, c'est cela qui te met en courroux ?

— S'engager presque, fit la jeune fille le cœur gros, et cela sans penser à me consulter !

— Ne t'ai-je pas cent fois entendue vanter les bonnes qualités de Williams ?

— Comme voisin !

— Eh bien ?

— Et non comme mari ! Cher père, reprit la jeune fille les bras passés au cou de M. Meyer, en me mariant à Williams, qui continuera les affaires sous la raison sociale Thorn et fils, avez-vous réfléchi que moi, aux gronderies et aux câlineries de qui vous êtes accoutumé, vous m'éloignez de vous ? Quelque peu que ce soit, vous m'éloignez de vous ! Soir et matin je ne serai plus là; à toute heure, je ne serai plus là; y avez-vous réfléchi ?

— C'est la seule peine dont je n'ai encore pu trouver le bon côté, répondit l'excellent M. Meyer.

— Parce qu'il n'y en a pas ! Eh bien ! moi, continua l'enfant gâtée, si j'étais monsieur Meyer, et que j'eusse une petite Camille à marier, une bonne maison

à ne pas laisser déchoir, et que, d'ailleurs, je possédasse par moi-même assez de bien pour vivre à dix, au lieu de marier ma fille à un marchand de drap, je la marierais à un homme de mon métier, aussi savant que moi, qui, n'ayant rien, prendrait avec reconnaissance la moitié de ma place d'abord, ma place tout entière après, continuant la bonne renommée que j'aurais su acquérir, et surtout, surtout ne me séparant pas de mon unique enfant !

— Quelque chose va t'étonner, toi qui es mon inspiration chérie, dit M. Meyer en caressant les cheveux de sa fille, cette fois je t'avais devancée ; cette idée, je l'ai eue.

— En vérité ! fit Camille rougissante et souriante.

— Mais Parmentier, car c'est bien de Parmentier qu'il est question, n'est-ce pas ? Parmentier, fort différent en cela de son ami Cistac, s'ouvre si peu, que...

— Sa réserve est la preuve d'une honorable discrétion.

— Et puis, il est si soucieux !

— Un exilé !

— Si rêveur !

— Ses rêves sont productifs, vous en savez quelque chose !

— Plus âgé que toi de beaucoup !

— De quinze ans seulement.

— Fort bien ! mais que Parmentier soit le mari qui plaise à ta jeune imagination, que ce soit le gendre qui me convienne, nous ne pouvons cependant pas l'aller demander en mariage !

— Oh !

— Tu vois bien !

— Sans demander les gens en mariage, on les sonde, on les interroge, on les encourage ; moins ils sont riches, plus l'on est explicite ; cela, adroitement, et en ayant soin de sauvegarder l'amour-propre de sa fille ! — Je crois monsieur Parmentier très-pauvre, conclut mademoiselle Meyer.

— J'entends ; mais si l'on répondait par une franche négation ?

— J'y ai songé, fit la jeune fille, sa voix prenant l'accent d'une mélancolie touchante ; il est question, dit-on, d'un échange de prisonniers ; dans le cas dont vous parlez, vous seriez assez bon pour user de votre influence, afin que monsieur Parmentier et monsieur Cistac fussent compris dans l'échange. »

M. Meyer serra sa fille dans ses bras ; lorsqu'elle releva la tête, ses yeux brillaient d'un éclat inaccoutumé ; quelques pleurs s'en étaient-ils échappés ? le retour de monsieur Cistac ne tarda pas à venir mettre fin à leur émotion.

« Quel terroir pour la barbe, que celui de l'antique Germanie ! disait le Gascon ; ce n'est pas précisément qu'elle y pousse plus qu'en d'autres lieux, mais plus qu'en d'autres lieux il me semble qu'on tienne à se débarrasser de celle qu'on a ; ferai-je la vôtre, cher monsieur Meyer ?

— Non, cher monsieur Cistac ; en ce moment j'ai à sortir.

— Nous eussions repris notre petite conversation de tantôt.

— Je vous permets de la continuer avec Camille, dit M. Meyer avec malice.

— Mais, mais, cher monsieur Meyer, criait le Gascon en suivant M. Meyer jusque dans la rue, je ne

puis comme cela... il me faudrait, du moins, un interprète. »

Et comme M. Meyer était déjà loin, et qu'en se retournant Cistac se trouva nez à nez avec Parmentier :

« Eh donc ! voici mon affaire, s'écria-t-il. Mon cher, un mot ! Tu sais, non, tu ne sais pas, je n'en avais encore fait confidence à personne, mais je vais t'ouvrir toute mon âme. Mon cher, l'antique Germanie a pour moi un irrésistible attrait ; je songe à y fixer mes pénates ; pour cela, j'ai jeté les yeux sur la petite Meyer ; ce matin je l'ai laissé entendre au papa ; il m'agrée, ou c'est tout comme, puisqu'il me permet de me déclarer à Camille ; seulement, moi, le brave par excellence, je suis gêné devant cette petite ; rends-moi un service d'ami, rends-moi le service de parler pour moi.

— Moi ! s'écria Parmentier dont l'âme se trouva saisie d'une vive et soudaine douleur.

— Toi-même ; va ! l'instant est favorable, et j'ai quelque lieu de penser que tu ne seras point mal accueilli.

— Ah !

— Oui. Va donc ! sois éloquent, parle de mes petits mérites, de mes petits talents...

— De tes nouveaux talents ? demanda Parmentier avec un sourire un peu triste.

— Mauvais plaisant ! riposta le Gascon. N'oublie rien, poursuis-le ; je reviendrai dans un quart d'heure. »

Sans se consulter, car il avait jusqu'à ce jour évité d'interroger son cœur, et plus que jamais il craignait d'y lire, debout auprès de Camille, dont l'aiguille martyrisait quelque bel ouvrage de fine lingerie, Parmentier essaya de remplir la mission dont on l'avait si intempestivement chargé ; mais aux premiers mots qui sortirent de ses lèvres, soit qu'il s'exprimât d'une façon ambiguë, soit que Camille fût disposée à se méprendre étrangement, toujours est-il qu'elle traduisit ce qui lui était dit de la façon qui lui plaisait le mieux, et qu'ensuite, craignant de s'être laissé deviner, elle s'enfuit dans sa chambre, avant que Parmentier eût pu expliquer au nom de qui il parlait.

Parmentier n'était pas revenu de sa stupeur, que M. Meyer, auquel Camille avait pu dire un mot, entra l'embrasser comme gendre, avec une telle cordialité, qu'il ne savait plus, vraiment, s'il n'était pas le jouet d'un rêve, et que, seule, la présence du Gascon put rétablir quelque équilibre dans ses idées.

M. Meyer s'était éloigné pour aller préparer, avait-il dit, la minute du contrat de mariage.

« Eh bien ! eh bien, mon petit ! faisait Cistac en se frottant les mains, mon bonheur est assuré, n'est-il pas vrai ? Tu as été éloquent, pathétique ? Merci ! A charge de revanche ! Si tu m'en crois, tu feras comme ton compatriote et ami, tu te choisiras une épouse parmi les blanches filles de l'antique Germanie, et tu diras pour jamais adieu à la France. Avec cela qu'il y fait bon, en France, pour le quart d'heure ! La gazette annonce une famine atroce, une famine comme on n'en aura pas vu depuis des siècles ; tout a manqué, tout manque ; ils vont se manger les uns les autres, là-bas !

— Que dis-tu ? s'écria Parmentier.

— Que les blés sont perdus, les seigles aventurés, à ce que dit toujours la gazette ; que le contenu des

greniers publics va se vendre cette année au poids de l'or, et que l'année prochaine, même au poids de l'or, on ne pourra se procurer du pain, toujours à ce que dit la gazette.

— Grand Dieu! murmura Parmentier, d'anciennes idées, un moment assoupies, surgissant de nouveau dans son esprit et embrasant son cœur.

— Tu vois, continua le Gascon, que malgré l'échange dont on parle, il nous faut tâcher de rester ici.

— Renoncer à son pays alors que Dieu le frappe!

— Eh donc! afin de ne pas augmenter le nombre des bouches à remplir!

— Les récoltes perdues, la famine assurée! disait Parmentier marchant à grands pas; mais ma solanée, ma solanée, dont maintenant je connais toute la vertu; ma solanée, qui demande si peu de culture! son jour serait-il venu? ses destinées seraient-elles près de s'accomplir?...

— Têl fit Cistac, qui avait suivi avec étonnement tous les mouvements de Parmentier, tes vieilles idées relativement à cette détestable pomme de terre!

— Il faut que je sois compris dans l'échange! s'écria Parmentier se laissant aller à une exaltation générale. Il faut que je parte!

— Tu veux?...

— Il n'y a pas un instant à perdre, poursuivit-il, ne voyant plus, n'entendant plus Cistac, n'entendant plus que la voix qui le poussait au sacrifice, ne voyant plus que le bien qu'il lui était donné de tenter. J'emporte un sac des précieuses tubercules; je parviens jusqu'à monsieur de Malherbe, jusqu'au roi; j'obtiens un champ; je sème, je récolte, je prouve! Mon *solanum tuberosum* est accepté; il se répand; l'année prochaine sa fleur s'épanouit du nord au sud de la France, dans deux ans tout le monde en mange, et, quels que soient les événements ultérieurs, personne chez nous ne sera plus exposé à mourir de faim!

— En voilà une utopie! marmotta le Gascon.

— Mais elle! elle! fit Parmentier, sa voix trahissant un violent combat intérieur.

— Qui, elle? demanda vivement Cistac pris d'alarme.

Un franc aveu était nécessaire, Parmentier ne le marchandait pas. Le Gascon bondit, gronda, fulmina, puis s'apaisa, car, au résumé, il n'y avait point trahison; seulement, lorsqu'avec plus ou moins de bonne grâce il eut accepté sa déconvenue :

« Ah ça! fit-il, toi, le privilégié, que parles-tu de départ? »

— Tu m'as rappelé la mission que j'avais juré d'accomplir, répliqua Parmentier.

— Eh! bagasse : la première mission de l'homme, sur cette terre de larmes, c'est d'être heureux! Bon! voilà que je le prêche, comme si son bonheur ne me devait pas coûter le mien!

— Rien ne saurait m'arrêter, reprit Parmentier; si j'acceptais la vie facile qui m'est offerte, mes remords en feraient une vie d'angoisses et de regrets! Je sens en moi quelque chose qui se déchire et me fait affluer des pleurs plein les yeux; mais je sens aussi la foi, l'enthousiasme, le feu sacré des apôtres! ma place n'est pas au foyer domestique, elle est partout où ma voix se peut faire entendre, afin de propager les dons du ciel!

— Ainsi, tu veux partir? insista Cistac, pour qui le mot sacrifice était bien un peu du sanscrit.

— Je le dois!

— C'est décidé?

— Je vais de ce pas chez le gouverneur.

— Eh bien! ma foi, par mes pénates, que l'antique Germanie était sur le point de me faire oublier, j'y vais moi-même et pour nous deux! Au diable les filles blanches et roses, la bière allemande, la savonnette et les rouses barbes, nous partirons de compagnie! Non pas, au moins, que je sois de moitié dans tes rêves; non, non, le fils de mon père est pour cela trop bien avisé, et si j'avais sur toi la moindre influence... Bon! bon! ce discours t'irrite? Nous le reprendrons une autre fois; je m'en vais de ce pas chez monsieur le gouverneur. »

Si la résolution qu'avait prise Parmentier lui avait coûté de grands déchirements, révéler cette résolution à M. Meyer et à Camille fut, peut-être, quelque chose de plus douloureux encore.

« Ma vie n'est point à moi, disait-il à la jeune fille éperdue, dont les larmes silencieuses coulaient sur son fichu blanc; ma vie n'est point à moi, autrement elle serait à vous; l'époux qui unira votre sort au sien n'aura pas trop de tous ses jours pour remercier le ciel de ce bienfait; mais, je le répète, cette vie ne m'appartient pas! La famine menace mon pays, j'ai dans mes mains le moyen d'en atténuer les horreurs; pour que ce moyen soit fécond, il faut ma présence en France. Voudriez-vous me voir rester à Francfort? Pourriez-vous aimer et estimer l'homme qui sacrifierait à son égoïsme la félicité le bien-être, l'existence de milliers de créatures qu'il peut sauver? Représentez-vous des mères qui supplient pour leurs enfants mourants; des jeunes filles pâles et exténuées qui deviennent la proie du tombeau; des jeunes garçons pleins d'avenir que la cruelle faim moissonne, et demandez-vous si un tel point de départ ne ferait pas la route bien sombre et le cœur bien troublé! Dites-vous, ensuite, que le salut de ces mères, de ces enfants, de ces jeunes filles, est dans vos mains, et voyez si vous hésiteriez! »

Après quelques secondes d'un silence pénible :

« Mon père, murmura Camille, c'est à présent que j'ai surtout besoin de votre amour, et qu'il faut que le Seigneur me vienne en aide! »

Puis, se tournant vers Parmentier :

« Monsieur Parmentier, ajouta-t-elle d'une voix plus ferme, je le comprends, il est des devoirs que sans doute on aurait pu méconnaître, mais auxquels il est grand d'obéir. »

Et là-dessus elle rentra chez elle, suivie de son excellent père, et y passa de longues heures aux pieds de Celui qui sait consoler et guérir.

Parmentier ne la revit jamais!

Cependant Cistac était parvenu auprès de monsieur le gouverneur.

« Voici nos permis de départ, revint-il dire peu après, et, grâce à sa mobilité gasconne, tout joyeux maintenant de partir. Mailloche et Armand sont des nôtres; garde d'honneur jusqu'à la frontière; là, échange de prisonniers; puis, l'air libre, l'espace, l'eau des ruisseaux pour boisson, le gland des chênes pour nourriture, à moins qu'on ait le mauvais goût de préférer à ces trésors le coche, un gigot à l'ail et du Bourgogne vieux; je crois que j'aurai ce mauvais goût! »

Si l'on veut bien faire avec nous une enjambée de six mois et se transporter à Paris, dans un appartement plus que modeste, mais d'une excessive propreté, on y verra, assis dans un vieux fauteuil, un homme au regard profond et triste, et, debout à ses côtés, une femme de quelques années plus âgée que cet homme, et dont les yeux sont arrêtés sur lui avec une ineffable douceur : cet homme est Parmentier ; cette femme est sa sœur.

« Les as-tu vus, tous ? demandait mademoiselle Parmentier à son frère.

— Est-ce qu'on les peut aborder ? répondait Parmentier ; passer au de travers vingt laquais préposés, non à ouvrir, mais à défendre la porte du cabinet de leur maître, dans vos habits râpés flairant un solliciteur, augmentant d'insolence à mesure que vous vous faites humble et poli ; crois-tu que ce soit chose aisée ? Sauf M. de Malherbe, auquel un tiers généreux s'est chargé de faire tenir mon Mémoire sur le *solanum tuberosum*, et qui plusieurs fois a bien voulu me donner audience, je ne suis parvenu près d'aucun d'entre eux ; encore M. de Malherbe lui-même, voilà quinze jours que je ne l'ai pu voir ! Et cependant, fit-il, debout et s'animant, la famine devient imminente, et voilà six mois de perdus, et chaque heure qui s'achève décuple la valeur de l'heure qui la suit ! Dire qu'il n'est pas de latitude en France où déjà la pomme de terre ne pourrait fleurir !... Que n'ai-je seulement trouvé à emprunter quelque argent pour acheter ou louer un champ !... Mais si ma voix ne peut arriver jusqu'aux puissants, les riches, auprès desquels il m'a été plus facile de me faire introduire, dès qu'ils ont eu compris de quoi il s'agissait, m'ont ou ri au nez ou tourné le dos, mêlant à des paroles sans suite les épithètes d'idéaliste, d'utopiste, de cerveau brûlé, d'homme dangereux qui les voulait induire en des spéculations folles ; qui menaçait l'intégrité de leurs écus !

— Son Excellence le ministre l'a-t-il au moins donné quelque parole d'espoir ? fit mademoiselle Parmentier.

— M. de Malherbe m'a promis de s'employer auprès de Sa Majesté, afin que j'obtienne un coin de terre pour mon expérience ; et en me faisant cette promesse, M. de Malherbe croyait sincèrement la tenir, j'en ai la conviction ; mais il ne pouvait s'occuper de moi, toute affaire cessante ; d'autres soins seront survenus, il aura oublié et mon mémoire et ses promesses.

— Peut-être ! qui sait ? N'est-ce pas à l'instant où la situation semble désespérée, que le secours arrive ? La propagation de ta solanée promet trop de bienfaits pour que le succès ne vienne pas enfin couronner tes efforts.

— N'est-ce pas, ma sœur ? s'écria Parmentier, une foi vive illuminant ses traits. Excellente créature, ajouta-t-il, que les privations inhérentes à toute poursuite acharnée d'un but quelconque ne fatiguent point ; dont mes humeurs sombres, mes angoisses, mes accès de désespoir ne sauraient altérer la sérénité d'âme et la tendresse, tu es la source vivifiante où le voyageur accablé reprend force et courage. Oh ! je t'aime, vois-tu, mon Angélique la bien nommée, je t'aime de ne point railler ma persévérance ; je t'aime à cause de ta foi dans l'œuvre que je poursuis, et de ta vaillance à me défendre et à défendre ma pauvre solanée quand besoin est ! Tiens, je me sens

rempli d'une ardeur nouvelle. Qui sait?... disais-tu tout à l'heure : eh bien, oui, qui sait si le silence de M. de Malherbe ne renferme point l'encouragement et l'espoir ? Il me semble que s'il n'eût obtenu que de ces paroles qui interdisent tout effort ultérieur, il m'en eût informé, sachant de quel prix sont pour moi les jours ; non, non, M. de Malherbe, cet homme bienfaisant, ce ministre intègre, cet esprit juste, ce grand cœur, n'a oublié ni moi ni mon mémoire ; il attend l'occasion d'en parler à Sa Majesté. Chaque chose a son heure à l'horloge des faits ; souvent un projet n'avorte que parce qu'il a devancé la minute qui lui était déparée ; mon insuccès passé est le gage d'un succès prochain. Angélique, je retourne chez M. de Malherbe !

— Et si quelque raison fortuite t'empêchait d'en être reçu, ne te laisse point abattre, cher frère ; c'est que l'heure attendue n'aurait pas sonné encore.

— D'ailleurs, si j'échouais de ce côté, poursuivait Parmentier, qui, ainsi que tous les chercheurs, avait ses phases d'abattement et d'illusion, tu sais qu'il me reste une autre démarche à tenter ; Armand et Mailloche ont été par moi convoqués ici, aujourd'hui, à cet effet ; ce sera si peu pour chacun d'eux ; je leur montrerai si clairement que, se rendant à ma demande, ils attachent leur nom à un fait immortel, qu'il n'est pas possible qu'à eux deux ils ne trouvent la modique somme qui me permette de cultiver le précieux tubercule. Pourquoi mon brave Cistac n'est-il pas à Paris ! En Allemagne, il me faisait de l'antagonisme, sans doute, mais c'était sous l'influence de la prison et de l'exil ; aujourd'hui, l'évidence lui crèverait les yeux, et il s'y rendrait ! C'est pour midi que j'ai donné rendez-vous à ces messieurs ; si je tardais, qu'ils aient l'obligeance de m'attendre. »

Parmentier s'était éloigné depuis quelques instants déjà, lorsque sa sœur, restée rêveuse, fut tirée de ses pensées par l'arrivée, non de ceux que Parmentier lui avait annoncés, mais d'un étranger qui demandait son frère avec tant de vivacité et un accent si fort gascon, qu'elle n'hésita pas une minute à reconnaître en lui ce Cistac dont venait de lui parler son frère, et dont, au reste, il l'avait déjà entretenue plus d'une fois.

« En effet, ze sous Cistac, fit le Gascon sur l'observation de mademoiselle Parmentier ; vous ne vous trompez point, mademoiselle ; Cistac, tout frais débarqué de la ville d'Agen, célèbre par ses pruneaux et sa magistrature.

— Ma foi, poursuivait-il, acceptant le siège que lui offrait Angélique, après avoir employé les six mois qui se sont écoulés depuis notre retour en France à me remettre des miasmes de la prison, de ces infâmes pommes de terre, de... Vous protestez contre le mot infâme ? fit-il à un mouvement d'Angélique ; je vois ce que c'est, Parmentier vous a converti. Bien ! je respectai votre aveuglement. Donc, après m'être également débarrassé de tout ce qui, en moi, pouvait rappeler le garçon perruquier, car à Francfort, j'ai été garçon perruquier ; c'est assez drôle, n'est-il pas vrai ? un futur magistrat ! Après avoir, en un mot, repris les allures qui conviennent au successeur désigné de mon père, je me suis dit ceci : monsieur Cistac, est-ce que le cœur ne vous pousse pas un peu vers le septentrion ? est-ce qu'à Paris vous n'avez pas un ami qu'il vous réjouirait de revoir et d'embrasser ?

L'affirmative ayant été ma réponse, j'ai pris la diligence, quelques centaines de livres en poche, je me suis étendu avec délices au milieu de barils d'olives, de cages à poulets et de caisses de fruits secs, et, pendant les huit jours qu'à duré le voyage, je me suis saturé de poussière, de soleil, et de la perspective pleine d'émotion de revoir mon bon ami Parmentier !

— Vous avez besoin de quelques rafraîchissements ? dit Angélique à son verbeux interlocuteur.

— Bien obligé, répliqua le gascon ; ne pouvant me présenter ici dans l'état où m'avait mis la route, je me suis offert des ablutions externes et internes dans un petit hôtel voisin. Mais ce cher Parmentier, où est-il, où est-il ?

— Il ne tardera point à rentrer, monsieur, attendu qu'il a convoqué ici pour midi, messieurs Mailloche et Armand.

— Nos anciens compagnons de geôle ? Bravo !

— En me le rappelant, ce matin, il regrettait que vous ne fussiez pas de cette réunion.

— Bon Antoine ! Mais, ma chère demoiselle, une information, je vous prie ; serait-il indiscret de vous demander si vous recevez quelquefois des nouvelles de Francfort ?

— Jamais, et mon frère, qui en souffre, ne s'en est peut-être jeté qu'avec plus d'ardeur dans ses généreuses utopies.

— Son *solanum tuberosum*, voulez-vous dire ? Eh bien, ma chère demoiselle, ces utopies-là risquent fort de rester toujours à l'état d'utopies ! Voyez-vous, je me doutais que l'insuccès, car l'insuccès était pour moi palpable, je me doutais que l'insuccès n'aurait eu d'autre résultat que de l'enfoncer de plus en plus dans l'ornière ; aussi, à mon désir de le revoir était fortement lié le projet de l'arracher à la route mauvaïse qu'il poursuit, à ces dangereux rêves qui engouffrent les jours après les jours, les années après les années, sans que rien d'utile en advienne. Un riche planteur de ma connaissance, habitant la Martinique, désire qu'on lui expédie un honnête homme, entendant la pharmacie et un peu de médecine ; on aurait là une maison à soi, quatre nègres pour le service, et dix mille livres d'appointement.

— Une fortune, s'écria Angélique !

— Je viens offrir le tout à mon ami Parmentier.

— Hélas !

— Vous croyez qu'il aurait la folie de repousser une telle aubaine ? Cela me semble en dehors du possible.

— Il est si convaincu du bien que produirait la propagation de sa solanée !

— La récolte en est-elle proche ? Est-elle en fleurs ? est-elle plantée seulement ? demanda Cistac avec une sorte d'impatience.

— Il n'a pu encore obtenir, et nous sommes trop pauvres pour avoir pu acheter le coin de terre qu'il nous eût fallu pour l'expérimentation, répondit mademoiselle Parmentier avec tristesse ; mais sa conviction le soutient.

— Son entêtement, plutôt !

— Il n'a point cessé d'espérer.

— Eh oui, une porte fermée, il s'en vient heurter à une autre ; un projet avorté, dix projets surgissent ; Pierre le repousse, il implore Jean ; mais, par la loge de mon père, on use à cette besogne sa

vie, son âme et sa dignité ! Pourquoi a-t-il convoqué ici Mailloche et Armand ?

— Il saura mieux vous l'expliquer que je ne le pourrais faire.

— Ce qui signifie, ma chère demoiselle, que vous ne me le voulez point dire.

— Je lui en laisse le soin.

— Eh bien, moi, je devine ! Parmentier n'a mandé ici ses amis que pour les engager à vider leur bourse au profit de la solanée !

— Mais !

— Je suis arrivé comme marée en carême !

— Que voulez-vous dire ?

— Rien ; ne vous agitez pas, ne vous tourmentez pas, je ne veux que le bonheur de Parmentier, le vôtre ! — Eh mais, je ne me trompe point, ce sont les voix de Mailloche et d'Armand ; chère mademoiselle, laissez-nous seuls ; je vous le demande au nom de votre fraternelle affection, et je vous donne ma parole que les intérêts de Parmentier vont être notre préoccupation unique. »

Et, ayant doucement poussé Angélique vers une porte du fond, bientôt Cistac, après les premières exclamations de surprise et les franches accolades, eut amené la conversation sur le terrain où il le voulait :

— Oui, mes amis, oui, fit-il, augmentant la rapidité de son geste, à mesure qu'il modérait l'éclat accoutumé de sa voix, Parmentier poursuit son rêve de la naturalisation de la pomme de terre en France, et malgré cent démarches et placets, n'arrive à rien ; il a usé ses chapeaux à la porte des grands, ses souliers en courses vaines, les quelques sous qu'il possédait à se rendre favorables des concierges et des laquais ; aujourd'hui, il n'a plus rien, et, comme le chasseur qui croit avoir levé un dix cors, il n'en est que plus âpre à la poursuite, et ne vous a réunis ici que pour emprunter à chacun de vous ce qu'il pense lui devoir être nécessaire afin d'arriver à son but. »

Et comme Armand et Mailloche ne semblaient point éloignés de venir en aide à leur ami :

« Non pas, non pas, reprit Cistac, ce n'est point de cette sorte que nous devons rendre service à Parmentier. Donne-t-on à l'enfant qui le demande avec larmes le fruit qui le pourrait mettre au tombeau ? Ne retire-t-on point des lèvres du malade la coupe où il boirait la mort ? Eh bien, fournir de l'argent à Parmentier, c'est donner le fruit fatal à l'enfant, et l'eau funeste au malade ; c'est l'entretenir dans un ordre d'idées mauvaises, de projets qui avortent, d'utopies qui le conduiront à un cabanon de fou ! Est-ce que vous croyez au *Solanum tuberosum*, vous autres ?

— Non, répondirent Armand et Mailloche ; mais, ce pauvre Parmentier, nous l'aimons tant !

— Té ! je le crois bien, poursuivait le gascon ; qui n'aimerait cet esprit généreux, mais égaré, ce brave cœur, ce compagnon aimable ? Moi aussi, je l'aime, et c'est parce que je l'aime que je vous demande de fermer vos oreilles, vos cœurs, et, surtout, vos bourses à son appel.

— C'est dur ! dit Mailloche.

— Un mot va vous décider ; j'ai dans les mains au service de Parmentier une position relativement superbe ; il n'a qu'à vouloir, elle est à lui. Là est son avenir, son repos, son bonheur, et non dans ses projets insensés. En lui refusant tout secours, nous l'accablons à l'impossibilité inflexible ; alors, je lui offre la place

en question ; forcé par la nécessité, il l'accepte, nous maudit aujourd'hui, et demain nous bénit ! — Je reconnais sa voix ! Songez, songez que vous tenez dans vos mains, la paix et le bien-être de toute sa vie !

— Que vient-on de m'apprendre, s'écriait Parmentier, Cistac, ici !

— Dans tes bras, fit ce dernier, avec une véritable effusion. »

« Mon brave Cistac ! quelle joie ! ne cessait de répéter Parmentier. Nous reviens-tu à toujours ?

— Et le nom de mon père, ce nom illustre que je dois continuer à Agen, l'oublies-tu ?

— C'est juste, reprit Parmentier, s'asseyant et invitant les autres à s'asseoir ; c'est juste, vous arrivez tous, vous autres ; le but auquel vous tendez n'est point un décevant mirage ! »

Et en parlant ainsi, son front se penchait et s'assombrissait. Il n'avait encore pu parvenir jusqu'àuprès de M. de Malherbe !

« N'allez pas croire que je vous porte envie, au moins, continua-t-il ; Dieu sait, mes bons camarades, que je me réjouis sincèrement de vos succès.

— Seulement, fit Cistac, tu voudrais joindre tes actions de grâces aux nôtres, c'est très-naturel.

— Eh bien, dit Parmentier, debout et l'œil ardent, il dépend de vous que cela puisse être, et prochainement ; ce n'est même qu'à cette fin que je vous ai réunis ici aujourd'hui. »

Cistac fit à Mailloche et à Armand un signe d'intelligence ; tous se turent.

— Mon *Solanum tuberosum*, poursuivit Parmentier... Oh ! ne riez pas, je vous en conjure ! Mon *Solanum tuberosum* renferme tant de promesses, viendrait à un moment si opportun, qu'il lui arrive ce qui n'a manqué à aucune découverte importante lors de son apparition : l'incrédulité l'accueille, la triste raillerie s'en empare, cent objections sont soulevées, cent obstacles créés ; la routine redit avec emphase les lourdes paroles d'anathème qu'elle a jetées au front de tous les novateurs ; les cœurs, les esprits, les mains et les bourses, tout se clôt et se ferme ; et je n'ai ni patrimoine à vendre, ni bijoux précieux à mettre en gage, afin d'acheter ou de louer un champ pour y semer moi-même le tubercule nourricier ! Mes amis, voulez-vous mériter le titre de bienfaiteurs de l'humanité ? Voulez-vous inonder mon cœur d'une reconnaissance ineffable ? A vous trois, et pour chacun le sacrifice sera médiocre, à vous trois, prêtez-moi la faible somme nécessaire à une expérience dont je m'engage à sortir victorieux ! S'il ne s'agissait que de mon existence, je crois, mes amis, que ma langue se fût repliée dans mon gosier plutôt que d'articuler une prière ; mais c'est pour le genre humain tout entier que je mendie, c'est en son nom que je vous implore ; votre denier, votre denier, afin que la terre soit à jamais délivrée de l'horrible famine !... Grand Dieu ! vous vous taisez, vos regards se détournent de moi ! Votre main n'a pas déjà pressé la main qui se tend vers vous ! Oh ! misérable, je suis perdu ; je n'ai pas su trouver le chemin de leurs cœurs ! »

Et Parmentier retomba sur son siège, le visage caché dans ses mains brûlantes, tandis que, sur un signe de Cistac, Armand et Mailloche se retiraient, oppressés et silencieux.

« Antoine, fit-il, la main appuyée sur l'épaule de Parmentier.

— Vous ne les avez pas suivis, lui demanda Parmentier avec amertume ?

— Ne les accuse pas !

— Et de quoi les accuserais-je, répliqua Parmentier ? N'ont-ils pas scrupuleusement rempli les devoirs de la sainte amitié ? Ne m'ont-ils point fraternellement aidé de leurs bonnes paroles et de leur argent ? Mon cri suprême n'a-t-il pas trouvé d'écho dans leurs âmes ? N'ont-ils pas, tout d'un élan, répondu à mon appel ?... Oh ! les cruels !

— Antoine, calme-toi.

— Je suis calme.

— Si peu, mon ami, que je remets à tantôt diverses propositions importantes que j'ai à te communiquer, et dont j'ai déjà touché quelques mots à ta sœur. Pour l'instant, je te laisse à une douleur légitime, sans doute, mais de laquelle j'ose cependant entrevoir le terme. A tantôt !

— Mon dernier espoir ! murmurait Parmentier, et ses pleurs redoublaient.

— Le croirais-tu, fit-il à sa sœur, revenue auprès de lui, ils ont !...

— Je sais tout, répondit Angélique !

— Seigneur, s'écria Parmentier, Seigneur, il ne me reste que vous ! Seigneur, tout secours humain m'abandonne, c'est l'heure de manifester votre puissance !. Eh bien ! Dieu et mon droit, poursuivit-il avec une extrême animation, que me faut-il de plus ? »

Sa sœur contemplait cette indomptable persévérance dans une admiration muette, lorsqu'une dépêche scellée du sceau de M. de Malherbe leur fut apportée.

Parmentier l'ouvrit en tremblant.

« Dieu soit loué ! s'écria-t-il. Angélique, les Sablons me sont accordés pour expérimenter la culture du *Solanum tuberosum*, et Sa Majesté le Roi, en veut tracer le premier sillon ! »

Mademoiselle Parmentier tomba à genoux et pria.

« Un champ ! un champ à moi, poursuivit son frère ! C'est le but atteint, le succès assuré ; oh ! que Dieu est bon ! »

Ainsi que nous l'avons vu dans les lignes qui précèdent, les Sablons, champ inculte et pierreux, où se trouve aujourd'hui le village qui porte ce nom, village qu'on laisse à main droite en sortant de Paris par la barrière de l'Étoile, les Sablons avaient été accordés à Parmentier, pour qu'il y essayât la culture de la pomme de terre. Les incrédules avaient d'abord beaucoup ri lorsqu'on l'avait vu conduire ses travailleurs sur ce terrain mauvais et réputé incultivable ; puis ils avaient ri un peu moins lorsque ce terrain mauvais s'était montré revêtu d'une riche verdure. Enfin, quand la nouvelle se répandit que Louis XVI, et, à son exemple, les dames de la Cour, s'étaient, à une fête, parés de la fleur du *Solanum tuberosum*, on n'avait plus ri du tout, et l'engouement avait succédé à l'incrédulité.

Cistac, seul, persistait dans son entêtement.

Cependant, l'époque de la récolte était venue.

« Je vous affirme que le Roi en a mangé, disait un matin Mailloche à Armand et à Cistac, invités tous trois à déjeuner chez Parmentier, dans la petite maison qu'il occupait alors près du champ des Sablons ; je vous affirme que le Roi en a mangé !

— Eh bé ! je connais quelqu'un qui se donnera de garde d'en faire autant, dit le gascon ! »

Et comme on lui reprochait de s'endurcir dans son erreur :

« Vous l'avez partagée autrefois, cette erreur, repit-il.

— Oui, et, un jour, elles nous a rendus bien coupables ! Mais nous nous en sommes expliqués avec Parmentier.

— Vous lui avez fait votre *mea culpa* ! Que c'est touchant ! Moi, c'est autre chose, je ne saurais lui pardonner...

— De n'être point à la Martinique, interrompit Mailloche ?

— Sans doute !

— Puisque la Solanée réussit !

— Et que Sa Majesté le Roi en a mangé, n'est-ce pas ? riposta Cistac en goguenardant. Ce qui prouve, tout uniment, que le Roi a un bon estomac. Le Roi en a mangé, poursuivit-il, la noblesse en mangera, le peuple et les bourgeois feront tout comme...

— Que voulez-vous de plus ?

— La sanction du temps, monsieur ! La consécration de digestions nombreuses, monsieur ! Mais bast ! l'engouement pour le fameux *Solanum tuberosum* n'atteindra pas l'époque des prochaines semailles ; si toutefois Parmentier est assez fou pour ensemençer de nouveau les Sablons !

— Il le sera, j'en réponds, fit Parmentier, entrant sur ce qui précède, et serrant les mains de ses trois amis, car il n'en voulait point à Cistac de leur divergence d'opinion relativement à la pomme de terre, pas plus qu'il ne leur avait gardé rancune, à tous trois, pour ce refus de lui venir en aide, lequel jadis lui avait causé une si vive douleur, mais qu'il savait, maintenant, ne leur avoir été inspiré que par leur affection ; il le sera, mon bon Cistac, poursuivit Parmentier ; oui, je serai assez fou pour continuer une œuvre qui, plus tard, fera certainement aimer et bénir mon nom ! »

Et comme Armand et Mailloche l'approuvaient avec chaleur :

« Bon ! bon ! Je vous attends à la consommation de ladite, fit Cistac !

— C'est une épreuve qui, désormais, ne saurait tarder beaucoup, répliqua Parmentier.

— Mon cher, pas de plaisanterie, s'écria le gascon soudainement alarmé ; mange-s-en si bon te semble, mais ne va pas t'aviser de m'en faire manger au moins ! Pouah ! J'ai encore sur les lèvres mes nautées de la prison !

— A cette époque, mon ami, l'exil et le préjugé déteignaient sur le tubercule, fit Parmentier avec douceur. »

Et comme avant de déjeuner, on émit la proposition d'aller faire un tour au champ des Sablons, et qu'on engageait Cistac à être de la partie :

« Ce serait manquer à sa dignité d'ennemi de la solanée, dit Mailloche.

— Allez, allez, rira bien qui rira le dernier, riposta Cistac !

— Rire, répéta-t-il dès qu'il fut seul, sa figure s'allongeant d'une manière sensible ; par la toge de mon père, je n'en ai point la moindre envie ! Je sens ici comme une odeur de trahison ; il me semble que

quelque piège va m'être tendu, que ma bonne foi et mon estomac sont en danger ; que, sous quelque déguisement spécieux, on va me faire absorber l'exécrable tubercule ! Si je leur brûlais la politesse ? Si je filais sans crier gare ? — La sœur ! Il me faut adroitement l'amener à me révéler le menu, ajouta mentalement le gascon ; après cela nous aviserons. »

Et comme mademoiselle Angélique, maintenant heureuse et gaie et rajeunie, venait en effet disposer le couvert :

« Est-il déjà l'heure de déjeuner, mademoiselle ? » lui demanda Cistac, satisfait de son entrée en matière.

« C'est que ces messieurs sont descendus aux Sablons, continua-t-il, sur la réponse affirmative de mademoiselle Parmentier.

— Ah ! mon déjeuner peut attendre, fit observer celle-ci.

— Ah ! ah ! eh bé ! c'est quelque chose qu'un déjeuner qui peut attendre ; ne me parlez pas de ces mets dont on est l'esclave, et qu'on est tenu de manger dès qu'ils sont cuits, tels que... ou encore... tandis que la... les... le... c'est autre chose !

— Monsieur Cistac, fit en souriant Angélique, qui devinait le gascon, nous avons pour déjeuner des côtelettes de mouton à la purée de haricots, du concombre frit et en salade, un chapon farci, et un gâteau de ma façon ; de ces choses, les uns sont prêts et reposent sur de la cendre chaude, les autres se mangent froides, les dernières se font ; vous voyez que l'on pourra déjeuner dès que ces messieurs remonteront, et que, s'ils tardent, rien n'en souffrira.

— Bravo ! bravissimo ! fit Cistac, enchanté de n'avoir point entendu nommer le légume redouté ! »

Puis, quelques minutes plus tard, lorsque tous furent assis autour de la table frugale :

« L'excellente purée ! ne cessait de s'écrier le futur magistrat d'Agen. Les délicieux concombres frits ! Et c'est vous, mademoiselle, qui avez préparé tout cela ? En vérité, cette facilité qu'ont les femmes de faire bien les choses les plus diverses est admirable ! Voilà mademoiselle, par exemple, qui, nous le savons, se plaît aux occupations de l'esprit, dont la main s'exerce merveilleusement sur la mousseline et le satin, et qui pousse, néanmoins, à un degré suprême l'art, trop peu cultivé dans les petits ménages, de préparer ou de faire préparer des mets appétissants et savoureux ! »

A ces phrases élogieuses, mademoiselle Angélique répondit par le salut modeste qu'il exigeait, et le sourire qui entrouvrit ses lèvres fut naturellement attribué au plaisir qu'elle en ressentait.

Cependant, lorsque parut ce gâteau qu'elle avait annoncé à Cistac, lorsque chacun en eut savouré la pâte exquise et légère, l'enthousiasme du gascon ne connut plus de bornes.

« Mademoiselle Parmentier, s'écria-t-il, madame de Maintenon s'est attaché à tout jamais le cœur de Louis XIV par les friandises qu'elle savait lui apprêter de ses belles mains ; depuis que j'ai mangé de votre gâteau, je ne me connais plus, et je prends à témoin mes amis les plus chers qu'il ne tiendra qu'à vous de devenir la femme du premier magistrat de la ville d'Agen ! »

Nouvelle salutation de mademoiselle Angélique, et peut-être aussi, nouveau sourire.

« Ainsi, mes amis, fit Parmentier, vous voulez bien

nous pardonner la simplicité des mets qui vous ont été offerts ?

— Par la toge de mon père, fit Cistac, je voudrais être condamné à de pareils déjeuners pour le restant de mes jours ?

— Vrai, tout cela vous a paru... ?

— Excellent ! délicieux ! dirent Armand et Mailloche.

— Exquis ! ajouta Cistac.

— Eh bien, mes enfants, reprit Parmentier, tout cela c'est de la solanée, sous quelques-unes des formes qu'elle peut revêtir !

— Hein ! s'écria le gascon, faisant un bond de haute école. »

Armand et Mailloche se taisaient et souriaient ; ils étaient surpris, mais non point mécontents.

« Comment, comment, poursuivit Cistac, mais ce n'est pas possible ! La purée de haricots serait... ?

— Pommes de terre, répondit mademoiselle Angélique !

— Le concombre frit ?

— Pommes de terre !

— Le gâteau ?

— Ce gâteau, qui m'a gagné le cœur du premier magistrat de la ville d'Agén, pommes de terre !

— Je suis mort ! hurla Cistac, se laissant choir dans un fauteuil.

— Y avait-il un autre moyen de te faire revenir de ta prévention, lui demanda Parmentier avec douceur ?

— Le tour est bon, dit Mailloche !

— Je suis mort ! cria de nouveau le gascon.

— Non, fit Angélique !

— Si, reprit-il ; déjà il me semble ressentir... »

Puis se levant soudain :

« C'est une impardonnable trahison, continua-t-il ; vous répondez de ma vie devant Dieu et devant les hommes. Vous m'avez attiré dans un piège ; vous avez abusé de ma crédulité, vous vous êtes raillé de ma bonne foi... Parmentier, moi qui croyais en toi ! Et vous, mademoiselle, se peut-il qu'un front aussi pur cache une âme aussi double ! Me faire prendre cette infernale solanée pour une honnête purée de haricots !... »

« De l'eau sucrée ! fit-il de nouveau, retombant sur son siège. Un vomitif ! De la tisane ! de la tisane, au nom du ciel, si vous ne voulez me voir expirer à vos pieds !

— De la tisane de Champagne, dit Parmentier ; c'est la seule dont ton estomac ait besoin, depuis longtemps je la gardais pour ce jour souhaité !

— Son crime était prémédité, murmura Cistac avec horreur ! »

Et il saisit un verre de Champagne qu'il avala tout d'un trait, tandis que les autres choquaient les leurs et les vidaient à la prospérité du *Solanum tuberosum*.

« Ah ! mon Dieu, fit tout d'un coup mademoiselle

Angélique, les yeux tournés vers la fenêtre, qu'arrive-t-il ? les Sablons sont envahis ! »

En effet, une foule immense se ruait dans le champ, et les quelques soldats préposés à sa garde par l'ordre du Roi, avaient été mis dans l'impossibilité d'agir.

« Courons, s'écrièrent Armand et Mailloche !

— Restez, fit Parmentier !

— Mais voyez ! voyez ! la terre est fouillée, les tubercules en sont enlevés et fourrés dans des paniers, dans de grands sacs ; les femmes mêmes en remplissent leurs jupons ! Vos gardes ont joliment fait leur besogne !

— Ils n'étaient là que contre les ennemis de la solanée, répliqua Parmentier, une joie profonde rayonnant sur son visage !

— On s'embrasse, on pleure, on s'agenouille, dit mademoiselle Parmentier, haletante de bonheur ; ah ! mon frère ! mon frère ! »

Et elle se jeta en pleurant au cou de Parmentier. Cependant, un nouveau personnage pénétrait dans la modeste salle.

« Parmentier, cher Parmentier ! s'écriait-il, ce jour est un des plus beaux de ma vie !

— Vous ici, monseigneur ? fit Parmentier s'inclinant avec respect !

— Nous sommes les servants de l'humanité, répliqua M. de Malherbe, car le nouveau venu n'était autre que ce digne vieillard ; notre drapeau est le même ; c'est un frère en Jésus-Christ qui vous tend la main ! Antoine Parmentier, vous qui n'avez vécu que pour doter votre pays d'un bienfait nouveau, vous, à qui n'ont manqué ni les entraves, ni les angoisses, je ne sais si l'on vous élèvera des statues, mais je sais qu'avant dix ans il n'y aura pas en France un cœur qui ne vous glorifie ! Je vous apporte les félicitations de Sa Majesté, et l'ordre qui baptise votre solanée du nom de Parmentière.

— Monseigneur, merci ! Mais le baptême du peuple a devancé le baptême du Roi ! »

En effet : « Vive la pomme de terre ! Vive Parmentier ! » criaient au dehors mille voix confuses.

« Néanmoins, continua Parmentier, j'irai porter mes actions de grâces aux pieds de Sa Majesté, comme je les offre à vous, mon noble et généreux protecteur, comme au fond de mon âme je viens de les offrir à Dieu !

— Eh bien, faisaient tout bas Armand et Mailloche à Cistac, qu'en dites-vous ?

— Té ! ce que j'en dis ? Que la pomme de terre passera, donc, voilà !

— Oui, reprit M. de Malherbe, qui avait entendu l'incrédule et le regardait curieusement, la pomme de terre passera tout comme Racine et le café !

ADAM-BOISGONTIER.

ÉMILIE

I

Assis au coin du feu, Valentin et moi, nous parlions d'un homme comblé des bienfaits du ciel, et qui, le matin de ce même jour, s'était plaint amèrement devant nous de la vie et de l'auteur de la vie. Les murmures dans la prospérité m'ont toujours causé une indignation qu'il m'est difficile de contenir; aussi, en rappelant ce que j'avais entendu quelques heures auparavant, ne pouvais-je me défendre d'une sévérité peut-être excessive. Mon ami me le fit remarquer en souriant, et comme il était plus sage que moi, bien que plus jeune de quatre ou cinq années, sa bonté naturelle eut bientôt raison de la critique un peu acerbe qui s'était mêlée à notre entretien.

« Comme vous, dit-il, je ne puis voir sans une certaine irritation faire d'un malheur imaginaire ou puéril une accusation contre la Providence. Mais c'est justement à cause de cette impression pénible qu'il me paraît inutile, une fois délivré de celui qui l'a produite, de m'y arrêter longtemps. Pourquoi nous complaire à des pensées humiliantes pour la race humaine, quand partout, dans le monde, à côté des travers qui nous affligent, se montrent les vertus les plus opposées à ces travers? Nous sommes d'accord, vous et moi, pour flétrir l'ingratitude envers Dieu comme envers les hommes; eh bien! cherchons un exemple de la vertu contraire, et cela nous profitera mieux à l'un et à l'autre qu'une censure chagrine. Pour ma part, j'ai une histoire toute prête. Voyons, ranimez le feu qui s'éteint, et je commence.

II

« Vous n'avez pas oublié l'époque où nous nous vîmes pour la première fois. C'était à Brest, votre ville natale, que vous avez quittée cinq ou six mois plus tard pour venir vous fixer ici. Je n'étais qu'un oiseau de passage dans la ville maritime; je n'y connaissais presque personne; et comme j'avais été élevé à la campagne par mon aïeule, que j'étais d'une nature un peu sauvage, que je me trouvais enfin plus étourdi que charmé par le milieu tout nouveau dans lequel il me fallait vivre, je ne cherchai pas d'abord à étendre mes relations. Un de mes plaisirs était de fréquentes promenades dans les environs, lorsque les cours de l'école de médecine me le permettaient. Racine et La Fontaine m'accompagnaient dans mes excursions champêtres; et quand un rocher des grèves du Portzic, un tertre au bord de l'Elorn, m'invitaient au repos, il m'arrivait souvent de passer là des heures entières, absorbé dans la lecture de mes poètes favoris. J'errais donc à travers les campagnes sans but déterminé, et c'est ainsi que je me trouvai un jour dans un petit vallon où coulait un ruisseau que je crois être une des sources de la Penfeld. Bordé à droite par des prairies, à gauche par un taillis en pente rapide

où les chênes n'avaient pu réussir encore à dépasser les noisetiers, le ruisseau se divisait en deux chutes d'eau par la rencontre d'une sorte de petit îlot ayant au plus quatre ou cinq mètres de circonférence. Une de ces chutes, glissant sur une pente large et assez douce, ressemblait à tous les déversoirs; mais l'autre, beaucoup plus pittoresque, s'échappait en petites cascades des fissures de plusieurs quartiers de roches mal liées par des touffes d'herbes, tandis qu'une nappe transparente et arrondie descendait mollement du premier lit de la petite rivière sur toutes ces gerbes qui se heurtaient, se mêlaient, bouillonnaient et roulaient, capricieuses et bondissantes, sur de nouvelles pierres couvertes de mousse. Plus bas, les eaux retombaient encore, rejaillissaient en pluie, et, refoulées par la force du choc, se partageaient en trois tourbillons d'écume dont la blancheur éblouissante contrastait avec la teinte sombre de quelques branches mortes retenues par les pierres et toujours agitées par le courant. Là, il ne fallait qu'un bond pour franchir le ruisseau, très-resserré entre l'îlot et la prairie. Cela fut bientôt fait; et je ne sais, en vérité, comment exprimer le sentiment de plaisir que j'éprouvai en prenant possession de l'île dont je venais de faire la découverte. Je me couchai à demi au pied d'un chêne qui s'élevait orgueilleusement au milieu de cette terre que des saules et des noisetiers entouraient d'un frais rideau. Nulle part la lecture ne pouvait être plus agréable; pourtant, s'il m'en souvient bien, je restai là plus d'une heure sans avoir rien lu. Le bruit des eaux, même lorsqu'il n'est qu'un léger clapotement, qu'un murmure justement comparé au gazouillement des oiseaux, me cause toujours, dans les premiers moments, une sorte d'étourdissement de la pensée. Le sentiment vague que j'éprouve alors est comme un demi-sommeil traversé de rêves souriants mais insaisissables.

J'étais sous cette impression difficile à rendre, lorsqu'un nouveau bruit me fit lever la tête et attira mes regards vers le point où la haie d'arbustes laissait un étroit passage. Je vis au-dessus du ruisseau, dont l'eau lui mouillait les pieds, une petite fille couchée sur le dos d'un chien de Terre-Neuve qui la transportait dans mon île. La tête de l'enfant reposait sur le large cou de l'animal et ses cheveux blonds, s'échappant en boucles soyeuses d'un modeste bonnet de serge bleue, se mêlaient aux poils frisés de son robuste compagnon. Celui-ci prit terre sans se préoccuper de moi. Pourtant, quand je m'approchai de la petite fille, qui s'était laissée déposer au milieu des touffes de narcisses, le fidèle gardien fit entendre un murmure assez significatif et qui exprimait le soupçon. L'enfant, bien qu'elle essayât de sourire, me parut à son tour peu satisfaite de ma présence, et, d'un peu pâle qu'elle m'avait semblée tout à l'heure, elle devint toute rose en cherchant à ramener son jupon mouillé sur ses pieds nus. Je crus un instant que la peur l'empêchait de se lever: elle restait étendue, presque cachée

dans les hautes herbes et soulevée seulement sur un coude.

« Allons, Miquelon ! dit-elle en montrant l'autre côté du ruisseau. »

Avant d'obéir, Miquelon fixa sur moi ses gros yeux inquiets et vint me lécher la main, comme s'il eût voulu me recommander ainsi sa jeune maîtresse. Il se jeta ensuite à l'eau et reparut en moins d'une seconde tenant dans sa gueule deux petites béquilles.

L'enfant était paralytique.

Rien ne m'inspire une pitié plus vive que ces tristes infirmités humaines dans l'âge qu'on est convenu d'appeler l'âge heureux, et qui l'est, en effet, plus que les autres. Dans la vieillesse, on se fait à l'idée de la vue affaiblie ou perdue, de la surdité, des ambes refusant le service; les privations les plus cruelles pouvant alors faciliter les derniers adieux à la terre; mais, quand cette vie commence à peine et qu'un long avenir semble promis à l'espérance, je ne puis voir sans attendrissement un de ces pauvres êtres déjà condamnés à souffrir. Je n'eus besoin d'aucun effort pour adoucir ma voix en m'adressant à la petite fille. Celle-ci ne pouvait s'y tromper; aussi se laissa-t-elle conduire au pied de l'arbre, après qu'elle se fut relevée de terre en appuyant une de ses mains sur le dos de Miquelon.

Je voulais savoir ce que l'enfant venait chercher dans l'îlot. Tandis que son aïeule cueillait des mauves et d'autres plantes dans la prairie pour les vendre ensuite au marché de Brest, Emilienne se chargeait des bouquets de cresson et de narcisses qui faisaient également partie du commerce de la vieille femme. Cette occupation eût été dangereuse pour la jeune paralytique sans la surveillance et l'aide du chien, qui se tenait assis gravement au bord de l'eau, d'ailleurs peu profonde, toujours prêt à saisir un pan de la robe en cas d'accident. L'enfant me surprit en me disant son âge : neuf ans accomplis. On ne lui en eût pas donné plus de six ou sept, tant elle était petite et mince. Ce corps si frêle faisait peine à voir : la figure seule était pleine de vie, malgré sa pâleur.

La confiance d'un enfant est vite gagnée. Dans cette circonstance, il me suffit de caresser Miquelon et de descendre jusqu'au genou dans le ruisseau pour atteindre quelques belles touffes de cresson qu'Emilienne n'aurait pu cueillir. Je sus bientôt toute l'histoire de sa famille.

« Grand'mère se nomme La Brélivet, me dit Emilienne, et nous vivons toutes les deux du produit du lin qu'elle file et de la vente des herbes que nous trouvons ici et ailleurs. Je me souviens mal de mon père : je sais seulement qu'il revenait bien content d'un voyage, parce que maman lui avait appris qu'à son retour le bon Dieu lui donnerait une petite fille. Ma mère alla derrière la maison des signaux pour voir le navire entrer dans la rade. Mais là, elle rencontra une méchante femme qui lui demanda ce qu'elle cherchait : — La Malouine, répondit ma mère. — La Malouine ? Ah ! seigneur ! ne savez-vous pas qu'elle a fait naufrage et que tout l'équipage a péri ? Un navire à la voile, que ma mère avait aperçu en pleurant de joie, passait devant la roche Mingan ; c'était la Malouine : maman ne le croyait plus ; et elle revint à la maison pour se mettre au lit. Grand'mère lui disait : Reprenez courage, à cause de l'enfant qui va venir. Maman ne voulait rien

écouter, et tenait ses yeux sur le mur pour ne voir personne. Elle était là, bien malade et le médecin venait d'entrer dans la chambre, quand elle reconnut sur le palier le pas de mon père.

» Deux jours après, ma mère était morte en m'embrassant, car j'étais la petite fille qu'elle attendait. Papa retourna sur la mer : je l'ai revu de temps en temps, entre ses voyages, et pourtant je ne me rappelle qu'une chose de lui, c'est qu'il pleurait en disant que j'étais paralytique. Grand'mère me disait au commencement : Fais ceci pour ton père ; apprends cela pour ton père. Puis, un jour, on me mit une robe noire, et l'on me fit savoir que mon père était allé rejoindre maman. J'avais du chagrin ; et grand'mère priait les voisins de laisser leurs petits enfants jouer avec moi. Les petits enfants venaient, ils dansaient, ils couraient partout. Moi je ne pouvais ni danser ni courir ; et comme ils ne savaient pourquoi, quelquefois ils me battaient et m'appelaient maussade. Plus grands, ces enfants sont devenus très-bons : auparavant, ils me tourmentaient, et je priai grand'mère de les renvoyer chez eux, préférant écouter ses complaintes et ses histoires et jouer seule avec Miquelon, qui était tout petit en ce temps-là, et que mon père avait amené de bien loin pour me divertir. »

Tel fut, à quelques mots près, le récit d'Emilienne ; et tandis qu'elle parlait avec l'intelligence précoce de la plupart des enfants infirmes, je réfléchissais à part moi sur la misérable destinée réservée par la Providence à quelques-uns. Tout en causant, la paralytique avait achevé ses bouquets, et la grand'mère s'étant rapprochée de l'îlot, où son âge ne lui permettait pas de pénétrer facilement, Emilienne lui jeta sur l'autre bord la moisson qu'elle avait faite. La petite fille se disposait encore à traverser l'eau sur le dos de Miquelon ; mais je la pris sur mes épaules, et franchissant le ruisseau comme je l'avais déjà fait, je déposai l'enfant sur les genoux de l'aïeule, qui ne savait quels termes employer pour exalter ce qu'elle nommait une complaisance rare.

Nous échangeâmes quelques paroles bienveillantes, après quoi la vieille femme attela le chien à une petite voiture dans laquelle elle disposa autour de l'enfant ses paquets de mauves, de bourrache, de jacobées, de narcisses ; les fleurs roses, bleues, jaunes, blanches, de toutes ces plantes encadraient d'une manière charmante la gracieuse tête de la petite fille. Je la suivis des yeux jusqu'à la barrière qui fermait la prairie et donnait accès dans le chemin. Là, avant de disparaître derrière les aubépines du talus, Emilienne se retourna et me fit de la main un dernier salut amical.

Mon aïeule, comme toutes les châtelaines bretonnes d'autrefois, comme un grand nombre de celles d'à présent, aimait les pauvres et les visitait. Éloigné d'elle par la nécessité de prendre un état, lorsqu'il m'eût été si doux de rendre à sa vieillesse les soins prodigués à mon enfance, je devais accueillir avec bonheur tout ce qui me rendait plus vivant son cher souvenir. La Brélivet avait son âge, ses rides, son dos courbé, et, de plus, elle appartenait à cette classe d'indigents honnêtes et laborieux que mon aïeule m'avait appris à respecter et à secourir. N'ayant autour de moi aucun des objets de mon affection, et cela à vingt ans, à l'âge où le cœur surabonde de vie, où l'expansion est si nécessaire, je saisis avidement

l'occasion qui se présentait à moi de former une de ces liaisons basées sur quelques petits services rendus; et où celui qui donne un peu de son or, un peu de son temps avec un peu de son amitié, en retire, s'il le veut, de si précieux avantages. Il n'est pas douteux pour moi que la Brélivet et sa petite fille ne m'aient, sans le savoir, écarté de bien des pièges. Pour un jeune homme isolé, je ne vois pas de meilleure sauvegarde que des visites assidues dans une ou deux familles pauvres où il est aimé, où il peut librement parler des vertus de sa mère, entre des enfants et des vieillards.

La Brélivet habitait un rez-de-chaussée sur terre, c'est-à-dire sans plancher ni carrelage, dans le voisinage de la chapelle des Carmes. J'allais la voir ordinairement à l'heure où Emilienne revenait de l'école, car l'enfant fréquentait une école gratuite dirigée par les sœurs de la Providence. Je me plaisais à lui faire répéter ses leçons, souvent étonné de la facilité de l'élève, surtout pour l'instruction religieuse. La foi de cette enfant était si vive; les évangiles qu'elle apprenait par cœur faisaient sur elle une telle impression, que parfois ses larmes l'empêchaient de les réciter jusqu'au bout. Nous avions lu ensemble la page où il est raconté comment Jésus accueillait les petits enfants :

« Oh ! si j'avais été là, dit Emilienne, Miquelon eût écarté la foule, et j'aurais pu m'approcher aussi. Pour moi, j'aurais collé mes lèvres sur la main du Sauveur. Que pensez-vous qu'il eût fait en voyant mes petites béquilles ? Assurément, il m'eût guérie tout de suite. »

L'idée, presque l'espoir d'une guérison miraculeuse lui revenait souvent. Cependant son infirmité n'était rien à la gaieté de son caractère. Cette infirmité même lui procurait certaines prérogatives, certains privilèges de protection qui flattaient à la fois son amour-propre et la bonté de son cœur. Je la rencontrai, un jour d'hiver, à la sortie de l'école, entourée de ses jeunes compagnes qui se disputaient son bras. Emilienne m'expliqua cet empiètement. Il y avait dans le même quartier un collège dont les externes, fort peu sensibles aux lois de la chevalerie, ne se faisaient pas faute de poursuivre à coups de boules de neige les élèves des bonnes religieuses. Néanmoins, comme pour donner un démenti à La Fontaine, qui voit dans l'enfance un âge sans pitié, une exception était faite en faveur de la paralysique et de la compagne qui l'aidait à marcher sur le verglas : au milieu de la bagarre on entendait sans cesse la même recommandation :

« Pas à la boiteuse ! laissez passer la boiteuse ! » Emilienne remerciait les collégiens par des signes de tête affectueux et les plus aimables sourires. La pauvre enfant se trouvait heureuse d'utiliser sa faiblesse au service d'une amie; et la grand-mère elle-même ne citait pas sans un peu de vanité cette preuve d'intérêt donné à sa petite fille par des écoliers turbulents, indisciplinés et, comme le disait la bonne femme, capables de tout.

Je vois encore la chambre de la Brélivet : un grand lit au fond, un plus petit entre le foyer et la fenêtre, dans un des coins un vieux coffre, dans l'autre une pendule à coucou. Je noterai aussi une table de sapin couverte de sauge, de lierre terrestre, de violettes, que la bonne femme étalait au soleil pour les faire sécher.

Trois chaises dépareillées, où un carré de bois remplaçait la paille trop coûteuse, étaient rangées devant cette table, à deux pas de la cheminée, sur laquelle on voyait une vierge de plâtre qui, tout l'été, tenait à la main un bouquet cueilli pour elle dans les champs. Les murs n'étaient point tapissés : ils n'avaient pour ornement qu'une image enluminée représentant la fuite en Egypte. Emilienne admirait beaucoup cette peinture; elle avait aussi une amitié toute particulière pour le coucou de la pendule, qui battait des ailes et chantait à toutes les heures.

Pardonnez-moi ces détails : les personnes qui nous ont aimés, de qui nous n'avons reçu que des exemples salutaires, dont le souvenir, enfin, est comme un point lumineux dans notre vie, ces personnes, fussent-elles une pauvre marchande de cresson et sa petite fille, embelliront toujours dans notre mémoire les lieux où nous les avons connues et chéries. Pendant deux années entières, je revins, une fois au moins chaque semaine, m'asseoir au foyer de la Brélivet. J'étais devenu l'âme de cette maison, où l'on croyait me devoir beaucoup pour quelques livres de pain, et où, en réalité, je passais des heures aussi douces que profitables. La vieille femme s'étonnait de me voir lui sacrifier des moments que je pouvais employer si bien, disait-elle, dans les meilleurs salons de la ville. Elle ne pouvait croire que ces salons, où je m'étais fait présenter la seconde année de mon séjour à Brest, ne fussent pas en tout préférables à son pauvre logis. J'essayai de lui faire changer d'avis en peignant sous leur véritable jour les relations du monde.

« Ne confondez pas ces relations, lui disais-je, avec les amitiés sérieuses qui se rencontrent dans tous les rangs de la société, mais qu'il ne faut pas demander à des réunions où l'on se connaît à peine et qui n'ont d'autre but que le plaisir. Un accueil gracieux, une politesse charmante, quoique banale; assez de bienveillance pour m'adresser à l'occasion un mot aimable, voilà ce que je puis attendre de mieux dans les salons où notre premier devoir, pour ne causer d'ennui à personne, est de cacher soigneusement nos préoccupations et nos chagrins. Les cœurs froids ne sont pas les moins prodigues de paroles brûlantes : on est ravi de me voir; on est désolé si j'ai la migraine; et pourtant, que j'oublie un jour ma gaieté d'emprunt, que j'ose parler un peu longuement de mon aïeule, des lectures que je lui faisais le soir, du charme que nous y trouvions tous les deux; que j'avoue, enfin, mes regrets, mes peines secrètes; croyez-moi, l'attention se fatiguera vite : il me sera facile de voir chez les uns le sourire de la malignité, chez les autres le regard distrait de l'indifférence. Oui, l'indifférence; car le lendemain du jour où j'aurais été le plus fêté, le plus applaudi, si l'on venait, dans n'importe laquelle de ces réunions, annoncer que je viens de tomber gravement malade, que je suis en danger de mort, après le premier moment de surprise, on ne chanterait, on ne danserait pas moins qu'auparavant. Me trompé-je en supposant que pareille nouvelle ne trouverait pas ma vieille amie aussi tranquille ? Habitée à la peine, au lieu d'écartier une idée sombre, elle viendrait à moi avec ses soins de garde-malade, tandis qu'Emilienne se traînerait à la chapelle des Carmes, et emploierait le dernier sou de la maison pour brûler une chandelle à Notre-Dame de Bon-Secours. »

La Brélivet écoutait avec ravissement ces paroles très-sincères, et l'enfant, les yeux sur les miens, me remerciait d'un regard affectueux pour avoir si bien compris l'attachement qu'elle me portait. Miquelon me léchait la main comme s'il eût voulu me dire aussi à sa manière que tout m'aimait dans cette maison, même le chien. On prétend que les préoccupations de la vie matérielle dessèchent le cœur des pauvres : j'ai vu cent fois des preuves du contraire, et j'affirmerais volontiers que les entraînements du luxe, la soif insatiable des plaisirs, ont fait plus d'égoïstes que toutes les horreurs de l'indigence.

Il est à remarquer que les personnes naïves et peu instruites aiment passionnément les récits. Après avoir donné quelques soins à l'étude facile du caractère de la Brélivet et de sa petite fille, et quand je pus apprécier tout ce qu'il y avait d'élevé, de délicat même dans ces deux âmes, je trouvai un indicible plaisir à les entretenir parfois de mes souvenirs les plus chers. On peut se montrer confiant sans être jamais familier. D'ailleurs, la vieille femme et l'enfant, l'une avec le sérieux de son âge, l'autre avec l'enjouement du matin de la vie, me donnaient un précieux exemple d'expansion mêlée de réserve. Je vous disais tout à l'heure que les cheveux blancs de la Brélivet me rappelaient mon aïeule : sa bonté me la rappelait également, car cette femme, si pauvre qu'il lui fallait garder des vêtements mouillés sur son corps brisé de rhumatismes, faite d'un jupon de rechange quand elle revenait des champs ou du marché, après avoir passé plusieurs heures sous une pluie battante ; cette femme trouvait dans son indigence mille ressources pour se rendre utile et faire le bien. Une bonne partie des plantes qu'elle cueillait avec tant de fatigues était livrée gratuitement aux malades de son quartier. Souvent elle préparait elle-même les tisanes ; et, de plus, elle n'épargnait pas ses nuits au chevet de ceux qui ne pouvaient payer une garde. D'autres secours dans l'ordre moral n'étaient pas moins appréciés des malheureux : la Brélivet savait encourager et consoler mieux que personne. Modèle de patience, de soumission, de confiance en Dieu, elle devenait éloquente en parlant de la confiance en Dieu, de la soumission et de la patience.

J'arrive à l'événement dont le souvenir m'a, tout à l'heure, engagé à vous raconter cette histoire.

Emilienne achevait sa onzième année : depuis plusieurs mois elle suivait le catéchisme, et, dans huit jours, elle allait faire sa première communion. J'étais venu chez la grand'mère lui remettre une pièce d'argent pour l'aider dans cette circonstance solennelle ; mais, avant d'entrer chez la bonne femme, je m'étais arrêté un moment dans la chapelle des Carmes, où j'avais vu la petite fille absorbée dans ses prières devant une petite statue de la Sainte-Vierge qui était posée alors sur la balustrade d'un autel latéral. Un rayon de soleil éclairait la figure de l'enfant, et je fus si frappé de l'expression de foi ardente, de suave tendresse répandue sur les traits d'Emilienne, que je ne pus m'empêcher d'en parler à ma vieille amie. La Brélivet devint pensive ; et comme je lui demandais l'explication du silence qu'elle gardait :

« J'avais promis de me taire, dit-elle, et pourtant je n'en ai pas le courage ; surtout lorsque je sens moi-même le besoin de vous confier toutes mes inquiétudes. Emilienne a commencé hier une neuvième

à Notre-Dame de Bon-Secours pour en obtenir un miracle : la pauvre petite est persuadée qu'elle pourra marcher sans béquilles le jour de sa première communion. »

Cette déclaration, faite d'une voix émue, me rendit muet à mon tour. La vieille femme soupira, appela Miquelon, qui se tenait couché sur le seuil, ferma la porte, et prenant son rouet et sa quenouille, poursuivit avec un peu plus d'assurance :

« L'enfant jouit d'avance de votre surprise, car je n'ai jamais pu lui faire comprendre qu'il se pourrait que le bon Dieu ne lui accordât pas la grâce qu'elle demande. Ce matin, elle me suppliait encore de ne pas vous parler de sa prochaine guérison. Pauvre chérie ! hier, elle mettait en riant dans le feu le bout d'une de ses béquilles. Je lui criai de prendre garde, que la béquille allait brûler. « Je n'en aurai bientôt plus besoin, dit-elle, dans huit jours je marcherai comme tous les autres enfants. »

La Brélivet tourna la tête du côté du foyer et, ôtant ses lunettes, elle en essuya les verres.

« Je changerai le numéro dit-elle ; je vieilliss tous les jours et ma vue se trouble. »

En effet, sa vue se troublait ; ses yeux étaient pleins de larmes.

« Il y a de nombreux exemples de guérisons miraculeuses, repris-je avec un peu d'hésitation : la pitié d'Emilienne lui vient de vous ; pourquoi ne vous donnerait-elle pas, à son tour, une partie de son espérance ?

« — Je ne doute ni de la puissance ni de la bonté de Dieu, répondit la vieille femme ; seulement, je songe à notre indignité : je crains qu'il n'y ait de la présomption à demander un miracle en notre faveur ; et j'ai peur qu'Emilienne, si elle doit rester boiteuse, ne perde le goût de la prière. Quand l'idée du ciel, où j'espère aller un jour avec ma petite fille, me vient au milieu de mes peines, je suis forcée de reconnaître que ces peines sont peu de chose, après tout, pour payer un tel avenir. Si j'ai perdu ma fille et mon fils, je sais que je les retrouverai, et la certitude de les revoir, m'aide à supporter leur absence. S'il me faut endurer pour moi et pour celle que j'aime le plus au monde ce que vous appelez des privations, je me dis que je suis vieille, qu'Emilienne n'a guère de santé, et qu'avec un peu de patience nous serons bientôt l'une et l'autre dans un lieu où l'on ne souffre ni du froid ni de la faim. L'infirmité de ma chérie m'a causé d'abord bien de l'affliction ; puis, quand j'ai vu que cette infirmité la retenait auprès de moi, la disposait à des pensées plus sérieuses et plus chrétiennes ; quand je me suis bien persuadée enfin qu'Emilienne, libre de se mêler à tous les jeux de la rue, eût été moins sage et moins bonne, je me suis demandé si au lieu de me plaindre d'avoir une enfant paralytique, je ne devais pas plutôt en remercier le bon Dieu. La meilleure manière de prier, à mon avis, c'est de dire à celui qui voit mieux que nous de faire ce qu'il veut et non ce que nous voudrions qu'il fit, nous pauvres aveugles. »

La Brélivet fut interrompue par l'arrivée de sa petite fille. Cette dernière entra joyeusement et s'assit sur le dos de Miquelon, qu'elle couronna de mauves et de soucis. Le chien se leva doucement et la promena autour de la chambre en aboyant de plaisir. Une lutte commença : Emilienne jeta assez loin une de

ses béquilles, et, quittant le dos du chien, au lieu d'attendre comme à l'ordinaire, en s'aidant de la table ou du mur, que Miquelon lui rendit un appui indispensable, il lui suffit de l'autre béquille pour aller ramasser elle-même celle que le chien tenait déjà entre ses pattes et roulait de notre côté. L'aïeule fit un geste d'étonnement auquel je répondis des yeux. Emilienne revint s'asseoir près du foyer sans faire aucune observation sur ce qu'elle venait de marcher pour la première fois avec une seule béquille. Avant de sortir, je serrai les mains de la grand'mère entre les miennes.

« Je reviendrai demain, lui dis-je; je reviendrai tous les jours jusqu'à la première communion d'Emilienne. »

Et mon cœur battait vite! Je ne saurais peindre l'émotion que j'éprouvais.

Le lendemain et les jours suivants, la même scène se renouvela : il vint un moment où je ne pus me contenir d'avantage.

« Emilienne, je sais tout! ô mon enfant, voyez donc, en laissant ici une de vos béquilles, jusqu'où vous pourriez aller dans la rue : je vous suivrai; je serai là si vous avez besoin d'une aide. »

« — J'irai jusqu'à la chapelle des Carmes, dit l'enfant avec une assurance incroyable. Demain, je n'aurai même plus besoin de l'autre béquille. »

« — Voyons! dit la grand'mère toute pâle d'anxiété. »

Et moi je répétai aussi : « Voyons! voyons! »

L'épreuve commença : Emilienne prit le devant et je la suivis avec la grand'mère. Je ne sais si quelqu'un s'étonna de me voir dans les rues en compagnie de la pauvre vieille. Les passants ne m'importaient guère; j'avais autre chose en tête qu'un sot orgueil. Je ne voyais rien que l'enfant qui marchait devant nous, et qui, de temps en temps, se retournait vers son aïeule et moi avec l'expression d'une joie triomphante. Nous arrivâmes ainsi à la chapelle et nous allâmes nous prosterner ensemble devant Notre-Dame de Bon-Secours. Comme je priai du fond de mon cœur! La Brélivet, le front collé sur les dalles, sanglotait sans pouvoir prononcer une parole.

Le lendemain était le jour tant désiré. La cérémonie avait lieu à l'église paroissiale, beaucoup plus éloignée de la maison de la paralytique que ne l'était la chapelle des Carmes, et pourtant tout se passa comme Emilienne l'avait dit. L'enfant n'eut d'autre appui que le bras de sa grand'mère pour aller à l'église Saint-Louis et pour en revenir. Les voisins se tenaient aux fenêtres ou suivaient la petite fille avec des exclamations naïves. Miquelon seul paraissait inquiet au départ et ne voulait pas laisser l'enfant s'éloigner sans les béquilles qui l'avaient aidée jusque-là; il bondissait en traçant mille cercles autour de sa jeune maîtresse, mordait le bas du jupon de la Brélivet, et s'obstinait à les ramener toutes deux au logis pour y prendre ce qui lui semblait nécessaire. Il fallut renfermer le prudent Miquelon. Pour moi, j'étais comme ivre d'allégresse; et, le soir même, dans une lettre toute pleine du bonheur que je ressentais, je racontai à ma famille l'heureux événement dont je venais d'être témoin.

N'avez-vous jamais fait une remarque à propos de toutes les correspondances? Un jour, une lettre d'ami nous annonce une heureuse nouvelle; nous répondons avec gaieté, et voilà, que lorsque nos félicita-

tions arrivent, un accident est survenu, et ce sont des consolations qu'il faudrait offrir. Un intervalle de quelques heures suffit pour changer entièrement les situations et faire autant de paroles pénibles de nos discours les plus enjoués, les mieux en rapport avec les idées exprimées dans la lettre à laquelle nous venons de répondre. Je devais reconnaître une fois de plus cette triste vérité, quand une de mes sœurs m'écrivit la semaine suivante pour me demander des explications sur la guérison subite d'Emilienne.

En effet, le lendemain de la communion, la petite fille était revenue très-fatiguée de la messe d'actions de grâces et il lui avait fallu se mettre au lit. La fatigue se dissipa dans la nuit, mais lorsque l'enfant voulut retourner à l'école, impossible de faire dix pas sans s'aider au moins d'une béquille. Cela dura trois jours; puis, la faiblesse augmenta, redevint ce qu'elle était auparavant et l'autre béquille fut reprise. — Emilienne pleura beaucoup; la grand'mère ne se montra pas moins affligée, mais elle l'était surtout de la crainte qu'elle avait de voir la foi d'Emilienne ébranlée par cette rechute.

Je venais de recevoir un ordre d'embarquement, et je me préparais à un voyage qui devait durer quatorze mois. La Brélivet m'avoua qu'elle n'osait interroger la paralytique sur les sentiments qu'elle désirait le plus connaître; et, cédant aux instances de la bonne femme, je promis de faire parler Emilienne. Cette mission me coûtait à remplir. J'ai vu des hommes qui se croient de sages moralistes, des modèles de courage et de fermeté parce qu'ils prennent bravement leur parti de tous les malheurs qui frappent le prochain sans les atteindre; mais je ne suis pas de ces hommes et je ne me sens à l'aise que pour consoler des chagrins dont je souffre moi-même ou dont j'ai souffert. Ce fut donc avec un embarras véritable qu'après avoir remis à l'enfant un présent que lui envoyait ma sœur, j'allai m'asseoir devant elle, de l'autre côté du foyer. Une de ses petites béquilles était sous son bras, l'autre à ses pieds, et je ne pouvais y arrêter les yeux sans me sentir le cœur gros et bien près des larmes.

Ne sachant comment m'y prendre, j'allai directement au fait.

« Emilienne, demandai-je d'une voix tremblante, avez-vous prié Notre-Dame de Bon-Secours depuis la messe d'actions de grâces? »

L'enfant mit sa tête sur ses genoux et sanglota quelques instants avant de pouvoir répondre. Pourquoi me ferais-je plus maître de moi-même que je ne le suis réellement. J'avais pris une des mains de la petite fille et je l'arrosai de mes pleurs.

La pauvre Emilienne vit mon chagrin et trouva dans son bon cœur plus de courage que je n'en avais.

« J'ai pleuré aujourd'hui pour la dernière fois, dit-elle, car je ne veux affliger ni vous ni ma bonne grand'mère. »

« — Le moyen de ne pas affliger votre grand'mère, repris-je, c'est de prier toujours la Sainte-Vierge avec confiance et de ne pas murmurer contre les desseins de Dieu. »

J'allais continuer, mais je m'arrêtai court devant le regard étonné que me jeta la paralytique.

« Murmurer! dit-elle; prier avec moins de confiance! oh! non, je ne ferai jamais cela, bien que j'aie commis une grande faute. »

L'enfant baissait les yeux et la rougeur couvrait son charmant visage.

Je l'interrogeai doucement.

« Avant ma guérison, reprit-elle, et lorsque je priais la Sainte-Vierge d'intercéder pour moi, je sentais mon cœur tout en feu. Je fus guérie... eh bien ! quand je retournai à la chapelle des Carmes pour remercier Notre-Dame de Bon-Secours, je ne pus me recueillir et prier comme auparavant. Même à genoux devant l'autel, je pensais à toute autre chose que la bonté de Dieu : Je me réjouissais de pouvoir aller à l'îlot de la Penfeld sans me faire traîner par Miquelon ; je me voyais dansant des rondes dans la cour de l'école, et courant, et sautant, au lieu de me tenir encore tristement assise dans un coin. J'étais si heureuse que je ne m'apercevais pas que j'étais devenue ingrate. Mais le bon Dieu sait tout : il vit que je l'oubliais dès que j'étais contente, et, pour retrouver mon cœur, il me rendit bien vite mon infirmité. »

J'ai conservé le sens exact de cette explication si admirablement chrétienne dans son humilité, mais j'ai le regret de ne pouvoir me rappeler les expressions plus naïves de l'enfant paralitique. Avait-elle bien deviné ? Nous lisons dans l'évangile que sur dix lépreux, neuf, après avoir été guéris, s'éloignèrent de Jésus sans lui adresser un mot de reconnaissance, et pourtant l'histoire ne dit pas que ces hommes se trouvèrent de nouveau atteints de la lèpre en punition de leur ingratitude. La Brélivet m'avait chargé de réprimander au besoin sa chère malade, et c'était moi qui recevais d'Emilienne une leçon de confiance et de soumission filiales. Quand je rapportai à la grand-mère la belle réponse de l'enfant, elle bénit le ciel et parut délivrée d'un grand poids. Pour cette femme, il n'y avait qu'un malheur sans consolations : c'était de reculer dans la vertu et de déchoir aux yeux de l'éternelle justice.

Je partis ; je visitai quelques colonies anglaises, et n'ayant laissé personne à Brest qui connût l'enfant paralitique, je restai plus d'un an sans avoir de ses nouvelles. La pauvre demeure de la marchande d'herbes et l'îlot de la Penfeld, où la douce figure d'Emilienne m'était apparue pour la première fois, se présentaient, néanmoins, à ma mémoire, presque aussi souvent que le manoir paternel où mon aïeule m'attendait avec mes frères et mes sœurs. Comme pour ces dernières, j'avais acheté quelques petits présents pour Emilienne. Il me tardait d'entendre les exclamations de plaisir de ma jeune amie ; et, quand la côte du Portzic parut devant moi ; quand je reconnus le château et les remparts de la ville maritime, je sentis mes yeux se mouiller en regardant dans la direction où se trouvaient la chapelle des Carmes et la maison de la Brélivet.

Lorsqu'il me fut permis de descendre à terre, j'attendis la nuit pour me présenter dans cette maison, parce qu'il me fallait porter sous le bras un paquet assez gros destiné à la grand-mère et à sa petite fille. En m'approchant, je vis de la lumière dans la chambre qui m'était si connue. Je me disais joyeusement que j'allais les voir et je pressais le pas avec toute la confiance de la jeunesse. Un chien grattait la porte en gémissant : je m'étonnai qu'on n'ouvrit pas à Miquelon, et un doute pénible me traversa l'esprit. Le chien me reconnut et vint à moi avec ces murmures que vous avez souvent entendus et qui ressemblent

aux sanglots d'un enfant. Il se glissa derrière moi dans la chambre où je pénétrai le cœur plein d'une douloureuse appréhension. Il n'y avait là que deux femmes âgées : l'une assise près d'un lit et lisant péniblement un chapitre de l'*Imitation*, l'autre couchée et mourante.

La Brélivet tressaillit au son de ma voix, et fixant sur moi un regard affectueux, elle me tendit la main.

« Emilienne est partie la première, me dit-elle, il y a de cela quelques jours ; mais, en la soignant, j'ai gagné sa maladie, et avant demain, peut-être, j'irai la rejoindre. Dieu a tout arrangé pour le mieux dans sa bonté. S'il eût guéri mon enfant par un miracle, comme nous l'avons cru un moment ; si cette enfant vivait encore, quel abandon, quels périls n'aurais-je pas à craindre pour elle en la laissant derrière moi ? Vieille, je ne pouvais espérer lui rester longtemps. Que fait le Seigneur, le bon Dieu ? Au lieu de nous accorder une grâce pleine de dangers, il appelle à lui ma petite fille pour la combler de biens et lui épargner les peines de ce monde. Il veut même qu'elle n'ait pas à regretter sa grand-mère qu'elle aimait tant. La nuit dernière, l'enfant est venue m'appeler, et j'ai senti sa petite main passer sur mon front. Il y avait comme un rayon de soleil autour de moi, et je respirais des parfums si agréables qu'on eût dit que j'étais sous un buisson de roses. »

La voisine qui était venue veiller la Brélivet et qui, à mon entrée dans la chambre, avait interrompu sa lecture, me fit un signe et me conduisit près du foyer.

« Ce sera pour cette nuit, dit-elle : l'oiseau de la mort est sur la cheminée, l'entendez-vous ? »

Je prêtai l'oreille et j'entendis très-distinctement un oiseau qui, à intervalles égaux, poussait un cri très-doux et d'une mélodie plaintive.

Ce cri attira l'attention de la mourante.

« — Vous croyez que c'est l'oiseau de la mort, dit-elle, mais moi je reconnais la voix de ma chérie qui me parle de la bonté de Dieu et qui me presse de ne pas tarder davantage. Il vous semble que c'est la plainte d'un oiseau ? Non, non, c'est Emilienne ! Vous savez bien que je la nommais souvent ma petite colombe. »

Ce lit d'agonie n'avait rien de sombre ni de douloureux : on n'y voyait autre chose qu'un adieu tranquille aux chagrins de la terre, un avant-goût des joies célestes, un cantique de bénédictions pour les peines éprouvées et pour les bonheurs promis. La Brélivet mourut le lendemain matin au premier chant du coq. Le surlendemain j'assistai à son convoi, où l'on ne vit qu'un seul habit noir, mais où les pauvres, qu'elle avait tant de fois secourus malgré sa misère, lui formaient un cortège aussi recueilli qu'affligé.

Maintenant, je n'ai plus rien à dire d'Emilienne ni de sa grand-mère, sinon que depuis l'époque où je les ai connues toutes les deux, je ne puis entendre un sophiste de salon déclamer contre la Providence sans me rappeler avec bonheur qu'une pauvre marchande d'herbes et une enfant infirme ne trouvaient aucune objection à élever contre la justice et la bonté de Dieu. Dans mes heures de dégoût et de découragement (il y en a dans toutes les carrières) l'exemple de la vieille femme et de l'enfant ne m'a pas été non plus inutile.

Lorsqu'une épreuve me semblait difficile à supporter, lorsque j'avais à déplorer un mécompte : Souviens-toi, me disais-je, des paroles d'Emilienne quand elle eut perdu tout espoir de guérison, et, avant de murmurer contre le ciel, cherche bien si tu n'as pas à te reprocher, envers Dieu, quelque ingratitude.

III

Valentin avait achevé son récit.

« Mon ami, lui dis-je, toute véridique et morale qu'est votre histoire, il se rencontrera des gens qui reprocheront à votre Emilienne son bonnet de serge et ses sabots. La vertu, l'élévation, les sentiments délicats dans la pauvreté trouvent aussi des incrédules parmi ceux qui n'ont pas toujours ces dons précieux au milieu des facilités d'une vie somptueuse. Me permettez-vous, cependant, d'écrire et de publier l'histoire de la Brélivet et de sa petite fille ?

» — Ecrivez pour les bons cœurs, pour les âmes généreuses, pour les chrétiens sincères, répondit Valentin ; ils sont encore nombreux dans les rangs élevés de la société, et ceux-là savent que la mère de Jésus n'avait pas de quoi acheter un agneau pour l'offrir en sacrifice ; que les apôtres étaient des matelots et des ouvriers ; que Geneviève et Jeanne d'Arc gardaient les moutons. Ils auront eux-mêmes à vous citer, soyez-en bien sûr, de beaux exemples de vertu qu'ils ont admirés autour d'eux aussi bien dans les chaumières que dans les plus riches hôtels. Que dit la Bible au chapitre onze de l'Ecclésiastique ? « La sagesse de l'homme obscur le relèvera : ne le méprisez point parce qu'il paraît peu de chose : l'abeille est petite entre les animaux qui volent, et, néanmoins, son fruit l'emporte sur ce qu'il y a de plus doux. »

HIPPOLYTE VIOLEAU.

Dans son jugement sur le concours de poésie, la Société des gens de Lettres vient de décerner l'accessit unique à un jeune homme de dix-huit ans, M. Emmanuel des Essarts, fils de notre ami et collaborateur M. A. des Essarts. — Ce succès si précoce donnera sans doute un intérêt tout particulier aux vers que le jeune poète nous a communiqués.

LA FLEUR DE L'AMITIÉ

A MADAME R....

Lorsque l'été revient sur son char de lumière,
Votre parc, diapré de feux et de couleurs
Prend ses frais abris, son ombre hospitalière,
Ses doux rossignols et ses petites fleurs.

La rose élève aux cieux sa tête rougissante ;
Le lis répand sur nous son parfum virginal ;
La tulipe se plaint de son odeur absente,
Et le camélia se pare pour le bal.

L'orgueilleux dahlia nous cache avec malice
Comme un petit Poucet le bluet effacé ;
La marguerite est chère à mon front qui se plisse,
Et le myosotis me parle du passé.

O falbalas du jeune avril ! Vaine parure
Qui se perd en lambeaux au souffle de l'hiver !
Ne faut-il pas vraiment quereller la nature
Qui vient poudrer de neige un feuillage si vert !...

Mais il est une fleur cent fois plus odorante,
Fleur que ne peut flétrir l'aiglon déchainé,
Fleur qu'on ne voit jamais sur sa tige mourante
Ouvrir languissamment un calice incliné ;

Qui brillerait toujours sous le linceul de neige
Que nous jette l'Hiver, ce vieillard soucieux,
Et qui résisterait au redoutable siège
Des frimats et des vents conjurés dans les cieux.

Cette fleur, elle existe en un vivant parterre ;
Car vous la cultivez dans votre noble cœur,
Et vous lui conservez un abri sur la terre
Quand l'oubli, fils du temps, semble partout vainqueur.

Il chante au Créateur son hymne parfumée,
Ce lis intérieur saint comme la pitié :
Au céleste jardin par Dieu même semée,
La fleur de votre cœur s'appelle l'Amitié !

EMMANUEL DES ESSARTS.

LE PROGRÈS MUSICAL.

CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL

N° 6.

Nous ajoutons ce mois-ci, à notre catalogue, plusieurs morceaux choisis parmi les nouveautés les plus recherchées et les plus brillantes de la saison. D'abord une saltarelle de mademoiselle Nicolo, la fille du célèbre auteur de *Joconde*, puis une délicieuse tarentelle de M. Benvenuto, et enfin un nocturne de M. Botte dus à M. l'éditeur Leduc.

La fameuse polka des *Lanciers*, de M. Emile Trahauh,

et le *Souvenir de Boëtiedieu*, polonaise brillante par M. Ascher, nous ont été fournis par M. Paté.

Nous complétons cette collection nouvelle par un quadrille de Jales Yung plein de verve et d'entrain, un morceau sur *Luiza Strozzi*, pour violoncelle, avec accompagnement de piano, par M. Lée, et diverses romances éditées, ainsi que les deux compositions qui précèdent, par M. Bonoldi.

ÉDUCATION MUSICALE.

Nous avons parlé des instruments de musique en usage dans l'antiquité; c'était le meilleur moyen de donner à nos lectrices une idée de la musique ancienne, à laquelle l'orchestration était presque entièrement inconnue. Il serait inutile d'ajouter des commentaires sur les instruments que l'industrie humaine multiplie journellement dans le monde moderne. Chacun de nous en connaît l'utilité, le charme et les effets saisissants. Mais avant de recommencer la série de nos articles biographiques, nous espérons qu'on nous permettra d'exprimer avec quelque détail notre opinion sur l'orgue, ce roi des instruments, qui, bien qu'apprécié aujourd'hui beaucoup plus qu'autrefois, n'a pas encore conquis l'importance que méritent ses immenses et incomparables ressources.

Dans toutes les maisons, depuis la plus humble boutique jusqu'au plus splendide hôtel, dans les théâtres, dans les concerts, partout enfin, il y a un piano. C'est un meuble indispensable à toutes les classes de la société. Nous ne voulons pas retirer au piano les quali-

tés qui lui sont propres. Il en possède bon nombre que nous avons nous-mêmes plusieurs fois signalées. Mais l'orgue, qu'on ne trouve que rarement dans les concerts, dans les théâtres et dans les maisons particulières, y mériterait pourtant la place d'honneur, et nous voyons avec regret, qu'il n'en occupe la plupart du temps qu'une secondaire. Nous n'avons aucune espèce de goût pour la réclame, cette déesse vénale à laquelle petits et grands apportent leur offrande, les uns pour lui demander la célébrité, les autres pour en obtenir la fortune. Nous ne connaissons les facteurs d'orgues que par le plus ou le moins de mérite des instruments qu'ils fabriquent, et il ne nous est jamais arrivé jusqu'à présent d'en rencontrer un seul. Ceci bien posé, nous n'hésitons pas à exprimer le regret que nous éprouvons de voir les pianistes, et même les pianistes d'un talent reconnu, s'arrêter soudainement devant un orgue sans pouvoir en obtenir une note harmonieuse, sans pouvoir traduire sur son clavier sonore la moindre inspiration chrétienne ou profane.

La prolongation des sons, cette admirable puissance de l'orgue qui laisse à l'expression et au sentiment de si vastes champs à parcourir, les embarrasse, les gêne, les arrête dans leur essor frivole. Il est vrai que la contredanse, la polka, la schostich... ce flux et ce reflux de petite musique sautillante qui est à l'ordre du jour, ne s'arrangent guère des sons majestueux de ce sublime instrument; mais en dehors de ces plaisirs naturels à la jeunesse et que nous nous gardons bien de condamner, n'y a-t-il pas des jouissances infinies à se recueillir dans un ordre de pensées plus élevées, plus profondes, plus religieuses surtout. Je conçois qu'on aime le piano le matin, quand le soleil luit, quand les oiseaux chantent, quand toute la nature scintille et sourit. Je le comprends encore le soir à la clarté des girandoles, au bruit des voix joyeuses de la foule. C'est un instrument gai qui s'accorde parfaitement avec l'éther du ciel et les folâtreries de la jeunesse, mais il faut avoir le talent des Chopin, des Litz et des Thalberg pour en tirer des notes profondes qui touchent aux cordes sensibles de l'âme humaine. Quand le jour s'efface sous les premières teintes du crépuscule, quand le silence du soir a succédé au tumulte de la vie agissante, le son d'un orgue joué avec âme arrive à nos oreilles ravies comme un écho lointain des célestes concerts. Il fait naître en nous je ne sais quel sentiment profond qui a des retentissements dans les plus secrets refuges du cœur. Les impressions qu'en ressentent les natures élevées ne peuvent s'analyser; mais à travers les mouvements confus qu'elles jettent dans l'âme, il est évident que la pensée religieuse est la première. Or, la pensée religieuse est la source de tout ce qui est bon. Nous regrettons donc qu'avec la possibilité d'avoir aujourd'hui des orgues à des prix fabuleusement bas, on ait si rarement chez soi un de ces instruments pour lesquels la méthode est presque la même que pour le piano et dont le moindre pianiste, avec très-peu d'étude, parviendrait à tirer un excellent parti.

Comment se fait-il aussi que la plupart des églises de village se bornent pour toute musique au bruit monotone du serpent traditionnel pompeusement décoré du nom d'ophicléide? Croit-on que l'homme de la campagne soit insensible aux influences religieuses que produisent les grandes mélodies de l'orgue?

L'homme du peuple, l'homme des champs, l'enfant même qui ne comprend et ne sent qu'avec son instinct, sont profondément remués par la musique. Ajoutons

que la musique sacrée a des effets bien plus efficaces sur l'âme que la musique profane, et disons que dans chaque village où se trouve une église, il devrait y avoir un orgue. On lit chaque jour, dans les journaux, que le facteur d'orgues Alexandre, que je n'ai pas l'avantage de connaître, mais dont j'apprécie les excellents instruments, donne, pour 400, 200 et même 100 francs, des orgues payables à termes. Nous avons été appelée nous-même à en toucher dans plusieurs églises, et nous les avons trouvés irréprochables; certes, c'est un grand pas que l'industrie fait faire à l'art, que cette facilité mise à la portée de tous les moyens pécuniaires. On ne peut donc plus alléguer la pauvreté des communes pour justifier l'indifférence apportée jusqu'alors à l'utilité des orgues dans les églises rurales.

Il est impossible qu'il ne se trouve pas dans une localité quelques personnes qui, se cotisant entre elles pour l'avantage de tous, pourraient faire hommage à leur chapelle de ce complément nécessaire, de même qu'il nous semble fort probable que, sans être contraint à rétribuer un organiste, on rencontrerait aisément, fût-ce dans le plus humble hameau, quelque pianiste qui, après une courte étude, arriverait à tirer bon parti de cet admirable instrument.

Ce goût de la belle musique, cette appréciation des hautes mélodies puisées à une source sainte, seraient d'un excellent effet sur les habitants des campagnes. Peut-être iraient-ils d'abord à l'église plus pour écouter que pour prier. Mais la prière se mêlant à la mélodie ramènerait bien vite le sentiment à la place de la sensation, réveillerait la piété endormie et envelopperait le culte divin de ce charme doux et sérieux qui nous fait voir le ciel à travers des saintes espérances. Nous ne saurions trop engager les mères à faire apprendre l'orgue à leurs enfants et à les habituer à écouter avec onction la musique sacrée, bien autrement grande, bien autrement pénétrante et sympathique que toutes les combinaisons des orchestres de théâtres et de concerts. Dans une semblable étude, le côté moral de l'être humain a tout à gagner, le côté artistique ne peut qu'y acquérir un goût plus pur, plus large et plus complet; et les populations rurales, en suivant notre avis, entreraient à coup sûr dans la voie du progrès religieux, si nécessaire au repos individuel et si indispensable à la moralité comme à la tranquillité générale.

MARIE LASSAVER.

Revue Musicale.

Il est bien difficile aujourd'hui de trouver des libretti qui inspirent aux compositeurs de musique des œuvres vraiment remarquables; excepté la peinture des mœurs peu orthodoxes de la Bohême moderne, quels sujets intéressants peut-on découvrir dans la mine si longtemps et si laborieusement exploitée du drame et de l'histoire? Depuis les plus importants événements jusqu'aux plus simples anecdotes, depuis les plus grands caractères de l'antiquité jusqu'aux physionomies les plus insignifiantes du monde où nous vivons, tout a été évoqué, décrit, représenté, chanté sur tous les tons, sous toutes les faces. Or, comme le génie de l'homme a des

limites, il devient impossible, malgré les plus courageux efforts des imaginations en travail, il devient impossible, dis-je, de créer du nouveau.

Nous devons nécessairement retomber dans les données déjà connues, parcourir les chemins où nos pères ont marché avant nous et composer des œuvres dont la tradition pourrait nous offrir le modèle, si nous consultions la tradition. La conséquence de cet état de choses, c'est que l'écrivain le plus intelligent, le poète le plus fécond ne savent sur quel sujet broder leur prose ou leurs vers; c'est que les libretti manquent aux compositeurs, c'est enfin que le mu-

sicien le mieux inspiré se trouve soudainement arrêté dans les effluves de son génie créateur par la monotonie, l'impuissance, la nullité du poème dont, faute de mieux, il est obligé de se servir; ceci explique le peu d'effet qu'a produit au théâtre Impérial de musique la première représentation de *François Villon*, opéra en un acte de M. Membree. Ce jeune compositeur, déjà connu par des productions d'un ordre supérieur, avait à revêtir de ses harmonieuses mélodies un héros fort peu taillé pour la poésie : François Villon, poète, un peu voleur, un peu philosophe et beaucoup trop cynique, François Villon, vrai gibier de potence, qui n'échappa aux terribles sévérités de Louis XI que par une grâce toute spéciale, ne pouvait soutenir le talent jeune, élégiaque et pourtant énergique de M. Membree. Quelque habile parti qu'ait su tirer de ce coureur d'aventures, M. Got, auteur du libretto, il n'a pu lui communiquer ce qui convenait au genre du compositeur-musicien, quelque chose de tendre et de passionné qui n'exclut ni la vigueur du style ni l'originalité de la conception.

Le rideau se lève sur le chœurplein de verve et d'entrain des garçons sans souci. L'agreste sonorité du hautbois fait entendre un charmant motif dont le tambour de basque accentue le rythme de la façon la plus pittoresque. Puis viennent les couplets d'Aika et de Villon, d'une grâce si tendre et si rêveuse qu'on se demande comment le caractère tapageur du personnage principal a pu se plier à une telle situation. L'étrangeté de la chanson bohème que chante l'héroïne, et le *De Profundis* burlesque sous lequel se montre un sentiment profond et religieux qui domine les vociférations des buveurs, enfin un très-joli duo :

« Out ce n'est pas d'aujourd'hui que je t'aime. »

sont autant de preuves préemptoires du talent souple et original de M. Membree. Son instrumentation est sonore, même dans l'emploi des timbres les plus graves, et ses éclats les plus bruyants ne vont jamais jusqu'au bruit. Aussi nous répétons qu'avec un libretto plus approprié à ses moyens, M. Membree aurait fait un opéra qui, certes, ne fut pas des-

cendu aux proportions infimes d'un lever de rideau. Mademoiselle Delille, que des bouts de rôles sans importance avaient tenue dans l'ombre jusqu'à ce jour, s'est parfaitement acquittée de la mission qu'elle avait à remplir. Nous devons signaler les progrès notables de M. Sapin, qui certes, par l'étendue de sa voix et ses qualités de comédien, est appelé à devenir un artiste remarquable. Nous répétons avec le spirituel feuilletoniste, M. Fiorentino : Boulo boulotte.

On a repris à l'Opéra-Comique *Jacoude*, une des plus charmantes productions musicales de Nicolo. C'est d'un bout à l'autre une inspiration gracieuse, facile, toujours soutenue et d'un sentiment fin et délicat. On aime à entendre ces airs avec lesquels a été bercée notre génération. Cette musique que savouraient nos pères nous rappelle de doux et chers souvenirs. Pour notre part, nous l'avons trouvée fort bien interprétée; mais les vieux amateurs du Théâtre Feydeau ne pouvaient oublier Martin en écoutant Faure, et disaient tout bas que le talent de mademoiselle Lefèvre n'était pas à la hauteur de celui de la charmante Gavaudan.

Il faudrait remplir les colonnes de vingt journaux, si nous devions rendre compte de l'immense quantité de concerts qui ont été donnés à Paris depuis deux mois. Nous citerons seulement parmi les soirées classiques de la saison, celle donnée dans les salons d'Erard par M. Bessems. Ce violoniste a fait entendre le *Chant d'adieu*, morceau de sa composition, d'un très-beau style, exécuté d'une façon irréprochable. Les sonates de M. Vaucorbeil ont obtenu de chaleureux suffrages; quelques romances de mademoiselle Tys et l'hornicorde de M. Lebeau ont complété le programme de cette séance.

Le lendemain, la salle de Hertz s'ouvrait au concert du célèbre violoncelliste Batta. Gorla, M. de Harig, Amédée Dubois et les frères Lyonnet ont rivalisé de talent dans cette soirée et partagé avec le bénéficiaire légitime applaudissements d'un auditoire enthousiasmé.

MARIE LASSAVER.

Economie Domestique

SOUPE AUX CERISES. — Prenez un kilogramme de guignes noires, ôtez-en les queues. Mettez 60 grammes de beurre dans une casserole, laissez-le fondre, ajoutez les cerises, tournez. Saupoudrez le tout de farine, sautez bien; ajoutez un verre d'eau et 125 grammes de sucre; laissez cuire.

Faites frire à part des petits croûtons coupés en dés, mettez-les dans un plat creux, versez dessus les cerises et leur jus et servez rapidement, afin que les croûtons n'aient pas le temps de détrempier.

ÉPIS DE MAÏS AU VINAIGRE. — On prend les épis lorsqu'ils commencent à se former et qu'ils sont longs tout au plus comme le petit doigt; on les débarrasse de leur enveloppe, de leur barbe et de leur queue; on ajoute de petits oignons blancs et une gousse d'ail. On met le vinaigre dans une bassine étamée; lorsqu'il bout, on le sale; on ajoute de l'estragon et du piment, on y jette les épis et on laisse faire quelque

bouillons. On verse dans une terrine non vernissée pour laisser refroidir. On place les épis dans un bocal en y ajoutant de l'estragon, de la passe-pierre et des capucines. Ils forment un bon condiment.

CHEVEUX D'ANGE. — Prenez douze carottes bien tendres et de moyenne grandeur, ratissez-les, coupez-les en longueur en tranches très-minces, divisez ces tranches en filets très-menus; écorcez deux citrons, ôtez-en le blanc qui se trouve entre le zeste et l'intérieur du fruit, coupez ce blanc en filets, mettez-le dans une casserole avec vos carottes et un verre d'eau bouillante; faites mijoter jusqu'à ce qu'il ne reste plus d'eau; ajoutez le jus des deux citrons et 75 grammes de sucre en poudre, remuez souvent, ne laissez ni roussir, ni attacher; lorsqu'il ne reste plus de jus, dressez en pyramide sur une assiette et servez chaud ou froid, à volonté. C'est un bon et joli plat de dessert.

Correspondance.

PLANCHE VI. — 1, Col — 2, Sachet à mouchoir — 3, Mouchoir — 4, Dessin pour bas de robe d'enfant — 5, Palme pour cravate — 5 bis, Petite garniture — 6, Écusson avec les lettres T. R. — 6 bis, Dessin pour mettre au-dessus d'un ourlet — 7, Écusson avec J. L. — 8, Boutonnière — 9, A. D. D. enlacés — 10, *Pamela* — 11, O. B. enlacés — 12, *Ju-tiette* — 13, N. P. — 14, M. A. enlacés — 15, A. L. — 16, Croix pour missel — 17, S. A. — 18, P. L. D. — 19, H. R. — 20, J. L. — 21, R. L. — 22, Col de petite fille — 23, Mouchoir — 24, Mouchoir simple — 25, Écran de mains — 25 bis, L. C. — 26, Écusson avec N. B. — 27, *Idem* avec C. M. — 28, *Idem* avec Nelly — 29, *Clémence* — 30, *Blanche* — 31, *Élodie* — 32, *Elise* — 33, F. S. — 34, A. T. — 35, J. G. — 36, Entre-deux — 37, G. R. — 38, G. M. — 39, C. S. — 40, A. L. — 41, Dessin, galon et soutache — 41 bis, Entre-deux — 42, Dessin pour mouchoir — 43, *Idem* — 44 et 45, Garnitures — 46, Semé — 47, 48 et 49, Festons — 50, 51 et 52, Patron d'une blouse *VIOLETTA* pour petit garçon de trois à quatre ans — 53, 54 et 55, Patron d'une manche de robe double pagode — 56, Corbeille — 57, Bobèche — 58, Sac à tabac — 59 et 60, Col et manche à bouillons — 61 à 66, Diverses figures des jours point d'Aleçon expliqués plus bas.

La petite édition finit au numéro 21 inclusivement.

Et ceci s'appelle une lune rousse !... car, tu le sais, toute lune qui commence en avril, fût-ce le 30, est réputée rousse, quels que soient, d'ailleurs, les horizons bleus qu'elle nous tienne en réserve ; ceci peut s'ajouter au chapitre des injustices humaines. Toi, chère Florence, dont le ciel est toujours pur, tu ne te trouves plus à la hauteur de nos transports, vis-à-vis du beau temps ; tel est l'inconvénient de l'éternel bien-être. En France, nous sommes favorisés, sous ce rapport ; l'extrême variabilité de notre cher climat nous tient sans cesse en haleine ; aussi, que d'actions de grâce pour un rayon ! Toi, tu es le riche, qui ne saurait apprécier les bourses pleines, n'en ayant jamais connu d'autres ; nous sommes les pauvres, nous, pour lesquels la moindre menue monnaie a son prix !

Du reste, il semble que la pureté de notre atmosphère soit une politesse de plus à ajouter à celles dont S. A. I. le grand-duc Constantin se voit l'objet, non pas que la Russie jouisse des brumes de l'humide Angleterre ; à Saint-Petersbourg, en ce moment, les doux zéphirs et le blond Phœbus règnent sans partage, et si ce n'était la fonte des glaces, qui transforme les rues et les places en autant de lacs, très-peu limpides, hélas ! on se croirait à Paris ; mais enfin, quelque peu privé du printemps que soit le grand duc, il n'en est pas moins agréable pour lui de le rencontrer partout à son poste ; cela double la valeur des différents spectacles qui lui sont offerts ; supposons, en effet, les autres célestes crevant, sans dire gare, sur les quatre-vingt-dix mille hommes de toute arme qui, dans l'éclat, les uns de leurs corselets d'acier et de leurs casques d'or, les autres de leurs vêtements pittoresques, tous de leur irréprochable tenue, ont manœuvré l'autre jour au champ de Mars, cela eût bien quelque peu dérangé la fête.

A propos de la revue, lorsqu'au retour le cortège a traversé le jardin des Tuileries pour rentrer au pa-

lais, dans la foule qui formait une haie compacte des deux côtés de la grande allée, j'ai entendu commettre une singulière méprise : en différents groupes on se montrait un militaire russe, tout de blanc habillé, casque d'argent à aigle d'or en tête, comme le grand-duc Constantin lui-même, tandis que ce dernier, d'apparence beaucoup moins éclatante, chevauchait dans son costume d'amiral, telle est sa qualité, costume qu'égayait seulement le grand cordon de la Légion d'honneur, dont impérial de S. M. au grand duc. Mais voilà, on aime à reconnaître la puissance dans la beauté physique et la force, les rayonnements divins de l'âme et de l'intelligence ne brillant qu'aux yeux d'un petit nombre des élus ! Ce militaire, fort remarquable, il est vrai, que la foule acclamait : Prince ! était simplement un officier des gardes de l'empereur Alexandre II, formant, avec quelques autres échantillons des cadres russes, une suite splendide au grand duc, suite dans laquelle on regrettait que l'élégant uniforme rouge et le petit casque à fines mailles d'acier des Circassiens ne brillât pas. C'est que, sous le rapport des uniformes variés et de bon goût, les troupes russes, assure-t-on, n'ont rien à envier aux nôtres, soit dit sans porter atteinte aux mérites respectifs des deux armées.

Courses, revues, concerts, spectacles de toutes sortes, depuis Moïse jusqu'à Psyché, depuis Molière jusqu'à madame Rosati, chasse en costume Louis XIII dans la magnifique forêt de Fontainebleau, tout a été gracieusement accueilli par le prince, qui n'a pas été sans se dire, à part lui, que si, sur le champ de bataille, nous étions de rudes joueurs, en temps de paix nous nous montrions de bien aimables hôtes.

Cependant, ne fais pas au grand-duc l'injustice de croire qu'assister à des défilés, courir le cerf, applaudir à une Psyché dont la beauté n'eût jamais été rêvée par aucun Praxitèle des temps anciens, soient

les seules occupations qui se partagent ses heures; le grand-duc est un prince sérieux; ainsi que son trisaïeul, Pierre le Grand, les écoles, les bibliothèques, les musées, les usines, les manufactures, les chantiers de construction ont pris la plus large part de son temps; il voit et il compare, et, à quelque degré merveilleux que relativement l'industrie russe soit parvenue de nos jours, le grand-duc ne sera pas certainement sans avoir de nouveaux mystères à lui révéler.

Entre autres choses, les manœuvres des élèves de Saint-Cyr ont émerveillé le prince, qui a témoigné sa satisfaction de la manière la plus flatteuse. « Je vous savais, messieurs, leur a-t-il dit, les premiers manœuvriers de France! Je vous proclame les premiers du monde. »

Et le grand-duc s'y connaît, attendu qu'en Russie on s'occupe surtout de l'éducation militaire; s'il est, à Saint-Petersbourg, une école supérieure instituée d'après les règlements de l'école Polytechnique, il s'y trouve aussi un certain corps appelé *corps des cadets*, où, à ce que disent les experts, l'on manœuvre avec une certaine dextérité.

Au nombre des gracieusetés de S. M. l'empereur des Français pour le frère de S. M. l'empereur de Russie, n'oublions pas le fil électrique, placé dans l'appartement même qu'occupe le grand duc, au pavillon de Marsan, et qui, à toute heure du jour et de la nuit, met les deux frères en communication directe; à leur lever et à leur coucher, ils peuvent se donner le bonjour et le bonsoir; dernièrement, l'ambassadeur d'une grande puissance invitait le prince à faire à sa souveraine une visite d'amitié. « Je vais consulter mon frère à cet effet, » dit le grand-duc.

« Mon frère remercie votre souveraine de sa courtoisie, ajoute-t-il peu après; j'aurai l'honneur de me rendre à son invitation. »

Que dis-tu de ces petites conversations à 20,000 kilomètres de distance? Oh! notre dix-neuvième siècle, quelle époque pour la science pratique! En remontant jusqu'aux premiers âges, il me semble voir les savants comme autant d'admirables fourmis, amasser, entasser des trésors, dont il nous était donné de jouir, à nous, les favorisés, trop souvent ingrats, par ignorance ou légèreté!

Ma chère Florence, n'admires-tu pas avec quelle désinvolture j'aborde aujourd'hui toutes sortes de sujets? Simple preuve que, pour l'être agréable, ton amie sait écouter et mettre à profit ce qu'elle entend; tu m'avais parlé de l'impératrice mère de Russie, encore à Nice, lorsque tu y arrivais, avec un tel respect pour ses vertus et un tel intérêt pour sa pauvre santé, que j'en ai inféré que, sûrement, ce qui touchait l'un des membres de sa belle et nombreuse famille, te devait intéresser; me serais-je trompée?

Et maintenant, ma belle demoiselle, détachez vos regards des casques qui scintillent, oubliez un moment nos hôtes de sang royal ou impérial, et prenons, s'il vous plaît, nos patrons.

1, Col. à broder sur nansouk double ou sur batiste, plumetis simple et feston feuille de rose.

2, Dessus d'un sacret à mouchoir. Brodé au passé, sur moire blanche ou de couleur. Le nom de la personne à qui tu offriras ce petit cadeau, peut remplacer le mot mouchoir.

3, QUART D'UN MOUCHOIR SIMPLE, se faisant au feston, à part les nervures.

4, Dessin pour le dessus d'un ourlet de robe d'enfant; plumetis et point d'échelle; les feuilles dans lesquelles se trouvent le point d'échelle pourraient se faire au feston. Ce même dessin peut encore servir pour un bas de jupon, pour un devant de camisolle, etc.

5, PALME pour une pointe de cravate blanche; ce dessin est là seulement pour répondre à la demande de quelques-unes de nos abonnées de province; à Paris, nos fashionables portent leur cravate simplement ourlée. Ce dessin se fait au plumetis avec du coton très-fin.

5 bis, PETITE GARNITURE, plumetis, pour objets de layettes et de trousseaux.

6, ECUSSON pour mouchoir renfermant les lettres T. R.; plumetis simple.

6 bis, Dessin ayant le même emploi que celui du n° 4.

7, ECUSSON avec les lettres J. L.; plumetis et point sablé.

8, BOUTONNIERE pour chemises d'homme.

9, A. D. D. enlacés; plumetis.

10, *Pamela*; plumetis.

11, O. B. enlacés; plumetis.

12, *Juliette*; plumetis.

13, N. P.; plumetis.

14, M. A. enlacés; plumetis.

15, A. L.; plumetis simple et plumetis fendu; ce chiffre enlacé peut être fait avec du coton de deux couleurs.

16, Croix pour missel ou pour livre de messe. Brodée en cordonnet d'or, avec perles satinées dans le milieu.

17, S. A.; plumetis simple ou feston.

18, P. L. D.; plumetis ou feston.

19, H. R.; plumetis ou feston.

20, J. L.; plumetis ou feston.

21, R. L. enlacés; plumetis ou feston.

Ici finit la petite édition.

22, Col. pour petite fille; le bord en application, e le fond au plumetis avec mélange de jours.

23, Mouchoir tout en application; les jours, dont tu trouveras tout à l'heure une explication, auront ici leur place, et t'aideront à embellir ton ouvrage.

24, Autre petit mouchoir dans un genre tout à fait simple; brodé au plumetis, en plaçant le dessin au-dessus de l'ourlet; ces sortes de mouchoirs sont, pour le négligé, excessivement distingués.

25, Dessin pour écran à mains, que tu peux broder au passé avec perles, pour les pois; choisis de la moire blanche ou de couleur assortie à l'appartement; la première est préférable.

25 bis, L. C. enlacés; plumetis.

26, RICHES ECUSSON, ne faisant point partie du mouchoir du n° 24; il se brode au plumetis, ainsi que le chiffre N. B.

27, Autre ECUSSON, que l'on brode au plumetis avec mélange de jours; les lettres C. M. peuvent aussi bien se faire au feston qu'au plumetis.

28, Encore un ECUSSON pour mouchoir, renfermant le nom de *Nelly*; plumetis, point sablé et jours.

29, *Clémence*; plumetis riche.

30, *lanche*; œillets ou pois.

- 31, *Elodie*; plumetis.
 32, *Elise*; plumetis riche.
 33, *F. S.* enlacés; plumetis.
 34, *A. T.* enlacés; plumetis fendu.
 35, *J. G.*; plumetis simple ou feston.
 36, ENTRE-DEUX pour poignets de manches et pour robes d'enfant.
 37, *G. R.*; plumetis simple ou feston.
 38, *G. M.*; plumetis simple; fais le milieu avec du coton blanc, et les cordonnets des côtés avec du coton de couleur.
 39, *C. S.*; œillets ou pois.
 40, *A. L.*; plumetis simple.
 41, Dessin SOUTACHE et GALON pouvant se placer au bas d'une jupe de robe d'enfant, et que l'on peut aussi disposer en quilles pour robes de grandes personnes.
 41 bis, ENTRE-DEUX; plumetis.
 42, PETIT Dessin qui se place au-dessus d'un ourlet de mouchoir; le découper suivant les sinuosités des pois.
 43, Dessin pour mouchoir simple; les festons une fois brodés, doivent être découpés, de telle sorte qu'ils ne tiennent plus les uns aux autres que par la pointe; cela forme une petite bordure à jour du meilleur effet.
 44, Feston pour garniture de taies d'oreiller. La mousseline sera unie ou à pois; la garniture aura de 10 à 12 centimètres de hauteur; elle sera froncée seulement aux quatre coins.
 45, Feston destiné au même emploi, ou à des volants de robe de mousseline imprimée.
 46, Seme pour fond de bouillons, de bonnets, etc.
 47, 48 et 49, PETITS FESTONS pour objets de layettes; ces festons servent encore aux mignonnes garnitures de quelques cols plats, garnitures ayant à peu près 2 centimètres de hauteur.
 50, 51 et 52, Devant, dos et manche d'une blouse *Violetta* pour petit garçon de trois à quatre ans. — Forme toute nouvelle, très-distincte et d'une excessive simplicité. Cette blouse se fait en étoffe de fantaisie ou bien avec l'un de ces piqués à semis ou quadrillés, si jolis aujourd'hui. Les traits fins qui courent sur les trois parties de ce patron, t'indiquent la place et la largeur des plis qui sont tout l'ornement de ce vêtement; sur ces plis plats on met soit des boutons grelots, soit de la passementerie, soit enfin quelques rangs de velours, si l'on a choisi une étoffe qui ne se lave pas, bien que pour la saison le coutil, le piqué et le nankin soient de beaucoup préférables au reste; joins à une blouse *Violetta* un petit chapeau de paille d'Italie à bords retroussés, bordé et garni de velours, et la toilette sera complète et du meilleur goût.
 53, 54 et 55, Patron d'une manche de robe double pagode. Je t'envoie ce patron comme étant l'un des plus adoptés dans ce moment; du reste, il te suffira de savoir qu'il nous vient de la maison Fauvet! — Réunis chacune de ces trois parties par lettres alphabétiques; au premier rang, c'est-à-dire à celui du bas, se trouve un pli indiqué dans le milieu par un double trait plus fin que que les autres; le n° 55 est le haut de la manche que l'on ne voit pas, et que l'on peut, par conséquent, faire d'une étoffe plus ordinaire que celle de la robe; la garniture de ces manches doit, comme pour toutes les autres robes, rappeler celle de la jupe et du corsage.

56, Croquis d'une corbeille composée de chenille, de perles et de crochet. En fait d'ouvrages, nous n'accablerons nos amies ni ce mois-ci ni le mois prochain; ces deux mois étant ceux où généralement l'on prend son vol, et où, par conséquent, il reste peu de temps à donner au travail; les jolies choses que nous enverrions pourraient causer de trop vifs et trop justes regrets! D'après ce préambule, ne va pas croire cependant que la corbeille que je t'offre aujourd'hui ne mérite aucune attention; elle est au contraire fort jolie, et ne prendra pour l'exécution que juste le temps où des chaleurs étouffantes vous tiennent forcément au logis. Tu te procureras d'abord une carcasse de forme ovale, ayant 16 centimètres de longueur, 46 de circonférence dans le bas, et 71 dans le haut; les vingt petits montants en fil de laiton qui en forment le tour, sont recouverts de chenille enroulée, ainsi que le pied, lequel a 4 centimètres de hauteur. A l'intérieur, tu placeras un petit travail que tu auras fait au crochet à jours, avec de la soie cordonnet de même couleur que la chenille, et dans les proportions de la carcasse; dans le fond de la corbeille est un rond recouvert à l'intérieur d'un satin, et à l'extérieur d'une percaline lustrée; dans le haut de la corbeille, tu feras une sorte de petite guirlande composée de perles blanches satinées; les festons comprenant quatorze perles, sont à 4 centimètres de distance les uns des autres; on place d'abord un rang, ensuite un second qui se contrarie avec le premier; même opération pour le pied; les anses sont entourées d'une chenille alternée avec des perles satinées. Pour cet ouvrage, il faut quatre écheveaux de soie 4 fr. 50 c., 3 fr. 50 c. de perles, 1 fr. de chenille, et la carcasse de 2 fr. 25 c.

57, BOBÈCHE, dont les quatre feuilles sont recouvertes en laine verte lamée; les fleurs sont en papier ou en laine.

58, Croquis d'un sac à tabac d'une nouvelle forme due à M^{me} Marie Soudant. Ces sacs ou blagues, puisqu'il faut dire le mot, se font soit en velours, soit en peau, avec fermail ou d'acier ou de cuivre doré; l'intérieur est garni de peau blanche; ils ont deux compartiments, dont l'un est maintenu dans le haut par un caoutchouc. Les dimensions adoptées sont 14 centimètres de largeur dans le bas, 11 dans le haut, et 10 de longueur; de chaque côté se trouvent de petits soufflets semblables aux deux faces principales. Les sacs de peau se brodent au passé et en soutache; les sacs au crochet se font à jours avec du cordonnet noir ou de couleur, ou bien encore en ficelle, mais toujours avec un transparent, soit de même couleur, soit de couleur tranchante. La monture est de 6 à 10 fr.

59, Croquis d'un col nouveau formé par un bouillonné. Ce col et les manches se font en organdi très-clair. Coupe un petit col, carré devant, et ayant tout autour 4 centimètres de hauteur; ce col, servant de fond, sera ourlé à l'endroit et entièrement recouvert d'un bouillon de 85 centimètres de long sur 10 centimètres de haut, y compris la tête de 2 centimètres, qui se trouve de chaque côté. La tête du bord doit dépasser l'ourlet; un ruban n° 5 est passé dans le bouillon et vient former nœud sur le devant; parfois une petite valenciennaise se coud de chaque côté de la tête tuyautée, mais un simple ourlet est également fort distingué. Les mesures pour les manches sont 80 cen-

timètres de largeur, 50 de longueur au-dessus du bras, et 25 à la saignée; le poignet a 4 centimètres de hauteur, il est couvert par un petit bouillon de 6 centimètres, y compris la tête de 1 centimètre de hauteur sur 12 centimètres de longueur; les bouillons, posés dans la longueur, montent depuis le poignet jusqu'à la moitié de la manche; ils sont coupés sur 6 centimètres de haut, toujours en comprenant la tête, et sur 50 centimètres de long; un ruban avec nœud se trouve seulement dans le bouillonné du poignet.

Je vais maintenant t'expliquer quelques jours, et avec cette explication, il te sera facile, du moins je l'espère, d'arriver à un plein succès.

Commençons par les plus simples ou, pour mieux dire, par les premières notions de ce charmant travail, auquel tu trouveras un grand attrait, quand tu auras vu combien il permet vite de *transfigurer* un dessin de broderie très-simple. Écoute donc : 1° On nomme moulinet, en terme de jours, ce délicat réseau qui se trouve dans le rond n° 62; c'est le point de dentelle simple et la base de tous les points d'Alençon; quelques brodeuses le font comme un point de feston; cela va plus vite, mais c'est moins joli, parce que les brides sont moins tordues et forment mal le réseau. Le vrai point de dentelle se fait comme un point de boutonnière lâche. On se sert de fil à dentelle plus ou moins fin, selon la délicatesse et la complication du jour. Pour un moulinet, la dimension du réseau se proportionne à celle du rond, et plus le réseau est petit, plus le fil doit être fin. Supposons le fil arrêté en un point du rond. On piquera l'aiguille dans le cordonnet, en dessous, pour le faire sortir en dessus, en procédant de gauche à droite, à une petite distance du point de départ. On laissera une petite boucle de fil et l'on passera l'aiguille dans cette boucle. Voilà un réseau fait. On continuera à en faire de semblables tout autour du rond. Le tour fini, on reprendra les réseaux un à un en y passant l'aiguille une fois. C'est ce qu'on appelle *surfiler*. Cette petite opération complète le réseau.

64. Pour faire ce jour, on prend ses mesures afin de n'avoir dans le rond que six réseaux égaux. Ces réseaux se font absolument comme ceux du moulinet. Quand ils sont surfilés, on a ce que représente le n° 63. Les petits ronds pleins, que les brodeuses appellent des *perles*, s'obtiennent en passant le fil alternativement sur et sous les brides qui partent de chaque pointe des petits triangles, et en contrariant, c'est-à-dire en passant *sur* la bride si l'on a passé *dessous* au tour précédent. On serre un peu les premiers points. (Examine attentivement la perle commencée, au n° 63.) En passant d'une perle à l'autre, il faut avoir soin de s'y prendre de telle sorte qu'on ne dérrange pas les fils et que la perle reste bien ronde et bien nette. Quand on a fini toutes les perles, on prend les mêmes précautions en remontant sur le cordonnet pour arrêter.

65. Les petits réseaux terminés, on en fera un second rang de plus larges, en passant l'aiguille dans les premiers, mais de deux en deux réseaux seulement. Il faut que dans ce second rang il y ait autant de réseaux d'un côté que de l'autre et qu'ils se correspondent parfaitement, ce qu'on obtiendra facilement en laissant un réseau de plus entre les brides là où ce sera nécessaire. Quand le jour sera fait, cette irrégu-

larité ne se verra pas. Il ne faudra pas surfiler, et le tour fini, on fera des *points d'esprit*, en prenant alternativement la bride du haut et celle du bas.

Le point d'esprit est facile à faire, mais moins facile à expliquer. On le fait sur un réseau ou entre deux réseaux, qu'il rattache, comme dans notre dessin, et dont on prend les brides tour à tour, toujours du même sens, c'est-à-dire toujours la pointe de l'aiguille tournée vers le bas. Mais la bride d'en haut se prend en dedans du fil, la bride du bas en dehors, ce qui produit un entre-croisement d'un joli effet. Le n° 61 doit faire comprendre la disposition des fils. Nous avons supposé qu'on allait de gauche à droite, on peut tout aussi bien aller de droite à gauche; cela dépend du point où le fil est attaché. Le point d'esprit doit être très-plein, très-serré. On le fait ordinairement un peu plus haut que large. Il entre dans la composition d'une infinité de jours; on se sert du même point croisé pour faire les étoiles.

66. Quand le compartiment à remplir de jours est d'une certaine étendue, comme les numéros 65 et 66, par exemple, il ne faut pas démonter la broderie, parce qu'on ne pourrait, sans beaucoup de peine, conserver la forme du dessin. Donc, pour le jour n° 66, qu'on ne fait d'ordinaire que dans les compartiments longs et étroits, on enlèvera l'étoffe à l'intérieur du cordonnet, laissant la broderie bien tendue sur la percaline et l'on fera tout autour un rang de très-petits réseaux. Ensuite, on formera le zig-zag en conduisant le fil d'un côté à l'autre. On repassera une ou deux fois sur ce fil, afin qu'il soit double au moins, et l'on festonnera les brides très-finement.

TRICOT CÉLESTINE.

Mets un nombre de mailles divisible par 54, plus 3 pour les lisières.

1^{er} tour à l'endroit. — 3 unies ×, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 6 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies (1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, 1 unie 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, 2 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 6 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies ×, 3 unies.

2^e tour à l'envers. — 20 unies × (1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 37 unies ×, 20 unies.

3^e tour à l'endroit. — 1 unie, 1 rétrécie ×, 1 jetée, 10 unies, 1 jetée, 3 ensemble, 1 jetée, 4 unies (1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, 1 unie 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 rétrécie surjetée, 1 jetée, 4 unies, 1 jetée, 3 ensemble, 1 jetée, 10 unies, 1 jetée, 3 ensemble ×, 1 rétrécie, 1 unie.

4^e tour à l'envers. — 21 unies × (1 jetée, 3 ensemble, 1 jetée, 3 unies 2 fois), 1 jetée, 3 ensemble, 1 jetée, 39 unies ×, 21 unies.

5^e tour à l'endroit. — 22 unies × (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 4 unies 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 40 unies ×, 21 unies.

6^e tour à l'envers. — 20 unies ×, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie (1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie, 37 unies ×, 20 unies.

7^e tour à l'endroit. — 19 unies X, 1 rétrécie (1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 3 ensemble 2 fois), 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 33 unies X, 49 unies.

8^e tour à l'envers. — 7 unies X, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 6 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 5 unies (1 jetée, 1 rétrécie, 4 unies 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie, 6 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 11 unies X, 7 unies.

9^e tour à l'endroit. — 17 unies X, 1 rétrécie, (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 2 fois), 1 jetée, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 31 unies X, 17 unies.

10^e tour à l'envers. — 6 unies X, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 3 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 4 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 3 ensemble, 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 4 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 3 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 9 unies X, 6 unies.

11^e tour à l'endroit. — 15 unies X, 1 rétrécie (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 3 fois), 1 jetée, 2 unies (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 4 fois), 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 27 unies X, 15 unies.

12^e tour à l'envers. — 8 unies X, 1 jetée, 3 ensemble, 1 jetée, 3 unies, 1 rétrécie (1 jetée, 4 unies, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 1 unie (1 jetée, 1 rétrécie, 4 unies 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie, 3 unies, 1 jetée, 3 ensemble, 1 jetée, 13 unies X, 8 unies.

13^e tour à l'endroit. — 13 unies X, 1 rétrécie (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 4 fois), 1 jetée, 3 unies (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 4 fois), 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 23 unies X, 13 unies.

14^e tour à l'envers. — 12 unies X, 1 rétrécie (1 jetée, 4 unies, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 5 unies (1 jetée, 1 rétrécie, 4 unies 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie, 21 unies X, 12 unies.

15^e tour à l'endroit. — 11 unies X, 1 rétrécie (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 4 fois), 1 jetée, 7 unies (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 4 fois), 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 19 unies X, 11 unies.

16^e tour à l'envers. — 10 unies X, 1 rétrécie (1 jetée, 4 unies, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 9 unies (1 jetée, 1 rétrécie, 4 unies 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie, 17 unies X, 10 unies.

17^e tour à l'endroit. — 2 unies X, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 5 unies, 1 rétrécie (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 4 fois), 1 jetée, 11 unies (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 4 fois), 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 5 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie X, 2 unies.

18^e tour à l'envers. — 8 unies X, 1 rétrécie (1 jetée, 4 unies, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 13 unies (1 jetée, 1 rétrécie, 4 unies 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie, 13 unies X, 8 unies.

19^e tour à l'endroit. — 3 unies X, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies, 1 rétrécie (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 4 fois), 1 jetée, 15 unies (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie, 4 fois), 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies X, 3 unies.

20^e tour à l'envers. — 6 unies X, 1 rétrécie (1 jetée, 4 unies, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 17 unies (1 jetée, 1 rétrécie, 4 unies 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie, 9 unies X, 6 unies.

21^e tour à l'endroit. — 1 unie, 1 rétrécie X, 1 jetée, 2 unies, 1 rétrécie (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 4 fois), 1 jetée, 19 unies (1 jetée, 1 rétrécie surjetée,

1 unie 4 fois), 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies, 1 jetée, 3 ensemble X, 1 rétrécie, 1 unie.

22^e tour à l'envers. — 4 unies X, 1 rétrécie (1 jetée, 4 unies, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 21 unies (1 jetée, 1 rétrécie, 4 unies 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie, 5 unies X, 4 unies.

23^e tour à l'endroit. — 3 unies X, 1 rétrécie (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 4 fois), 1 jetée, 23 unies (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 4 fois), 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 3 unies X, 3 unies.

24^e tour à l'envers. — 2 unies X, 1 rétrécie (1 jetée, 4 unies, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 25 unies (1 jetée, 1 rétrécie, 4 unies 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie X, 2 unies.

25^e tour à l'endroit. — 1 unie, 1 rétrécie X (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 4 fois), 1 jetée, 27 unies (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 4 fois), 1 jetée, 3 ensemble X, 1 rétrécie, 1 unie.

26^e tour à l'envers. — 3 unies X (1 jetée, 1 rétrécie, 4 unies 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie, 23 unies, 1 rétrécie (1 jetée, 4 unies, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 3 unies X, 3 unies.

27^e tour à l'envers. — 4 unies X (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 4 fois), 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 7 unies, 1 rétrécie, 2 jetées, 3 ensemble, 2 jetées, 1 rétrécie, 7 unies, 1 rétrécie (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 4 fois), 1 jetée, 5 unies X, 4 unies.

28^e tour à l'envers. — Comme le 24^e.

29^e tour à l'endroit. — 1 unie, 1 rétrécie X (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 4 fois), 1 jetée, 8 unies, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 3 unies, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 8 unies (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 4 fois), 1 jetée, 3 ensemble X, 1 rétrécie, 1 unie.

30^e tour à l'envers. — Comme le 26^e.

31^e tour à l'endroit. — 4 unies X (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 4 fois), 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 21 unies, 1 rétrécie (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 4 fois), 1 jetée, 5 unies X, 4 unies.

32^e tour à l'envers. — Comme le 24^e.

33^e tour à l'endroit. — Comme le 29^e.

34^e tour à l'envers. — Comme le 26^e.

35^e tour à l'endroit. — Comme le 27^e.

36^e tour à l'envers. — Comme le 24^e.

37^e tour à l'endroit. — Comme le 25^e.

38^e tour à l'envers. — Comme le 26^e.

39^e tour à l'endroit. — Comme le 31^e.

40^e tour à l'envers. — 5 unies X (1 jetée, 1 rétrécie, 4 unies 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie, 19 unies, 1 rétrécie (1 jetée, 4 unies, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 5 unies X, 5 unies.

41^e tour à l'endroit. — 2 unies X, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 4 fois), 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 47 unies, 1 rétrécie (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 4 fois), 1 jetée, 2 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie X, 2 unies.

42^e tour à l'envers. — 7 unies X (1 jetée, 1 rétrécie, 4 unies 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie, 15 unies, 1 rétrécie (1 jetée, 4 unies, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 11 unies X, 7 unies.

43^e tour à l'endroit. — 3 unies X, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 3 unies (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 4 fois), 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 13 unies, 1 rétrécie (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 4 fois), 1 jetée, 3 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies X, 3 unies.

44^e tour à l'envers. — 9 unies X, 1 jetée, 1 rétré-

cie, 4 unies 2 fois, 1 jetée, 1 rétrécie, 11 unies, 1 rétrécie (1 jetée, 4 unies, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 15 unies \times , 9 unies.

43° TOUR à l'endroit. — 1 unie, 1 rétrécie \times , 1 jetée, 7 unies (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 4 fois), 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 9 unies, 1 rétrécie (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 4 fois), 1 jetée, 7 unies, 1 jetée, 3 ensemble \times , 1 rétrécie, 1 unie.

46° TOUR à l'envers. — 11 unies \times , 1 jetée, 1 rétrécie, 4 unies 2 fois, 1 jetée, 1 rétrécie, 7 unies, 1 rétrécie (1 jetée, 4 unies, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 19 unies \times , 11 unies.

47° TOUR à l'endroit. — 12 unies \times (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 4 fois), 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 5 unies, 1 rétrécie (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 4 fois), 1 jetée, 21 unies \times , 12 unies.

48° TOUR à l'envers. — 13 unies \times (1 jetée, 1 rétrécie, 4 unies 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie, 3 unies, 1 rétrécie (1 jetée, 4 unies, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 23 unies \times , 13 unies.

49° TOUR à l'endroit. — 14 unies \times (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 5 fois), 1 rétrécie (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 4 fois), 1 jetée, 25 unies \times , 14 unies.

50° TOUR à l'envers. — 7 unies \times , 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 3 unies (1 jetée, 1 rétrécie, 4 unies 2 fois), 1 jetée, 3 ensemble (1 jetée, 4 unies, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 3 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 11 unies \times , 7 unies.

51° TOUR à l'endroit. — 16 unies \times (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 4 fois), 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 rétrécie (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 3 fois), 1 jetée, 29 unies \times , 16 unies.

52° TOUR à l'envers. — 6 unies \times , 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies (1 jetée, 1 rétrécie, 4 unies 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 rétrécie (1 jetée, 4 unies, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 9 unies \times , 6 unies.

53° TOUR à l'endroit. — 18 unies \times (1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 1 unie 2 fois), 1 jetée, 3 ensemble, 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 3 ensemble (1 jetée, 1 unie, 1 rétrécie 2 fois), 1 jetée, 33 unies \times , 18 unies.

54° TOUR à l'envers. — 8 unies \times , 1 jetée, 3 ensemble, 1 jetée, 8 unies (1 jetée, 1 rétrécie, 4 unies 2 fois), 1 jetée, 1 rétrécie, 3 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 8 unies, 1 jetée, 3 ensemble, 1 jetée, 13 unies \times , 8 unies.

55° TOUR à l'endroit. — Comme le 2°.

56° TOUR à l'envers. — Comme le 4°.

57° TOUR à l'endroit. — Comme le 5°.

58° TOUR à l'envers. — Comme le 6°.

59° TOUR à l'endroit. — 2 unies \times , 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 8 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 3 unies (1 jetée, 3 ensemble, 1 jetée, 3 unies 2 fois), 1 jetée, 4 rétrécie surjetée, 2 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 8 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 unie \times , 2 unies.

60° TOUR à l'envers. — Comme le 2°.

Recommence au premier tour.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODÈS

Toilette de jeune femme pour visites de campagne ou pour les eaux. — Robe d'organdi ou de mousseline, à trois jupes festonnées; corsage francé et sans basques; manches composées d'un grand bouillon terminé par un volant plissé à la saignée, et retenu par un nœud de ruban; mantelet en organdi avec bouillonnés dans lesquels sont passés des rubans de taffetas; une petite dentelle borde chaque bouillonné. Chapeau en paille de riz cousue, forme Louis XIII, orné de fleurs des champs et d'une dentelle retombante.

Toilette de ville pour jeune fille. — Robe en étoffe de fantaisie, garnie en quilles sur les deux côtés de la jupe; corsage à très-longues basques, et grande pèlerine garnie comme la jupe. Chapeau de paille orné de fleurs et de rubans.

GRAVURE NOIRE

Toilette de ville pour jeune femme. — Robe de moire antique, garnie d'une résille formant quilles sur la jupe et se reproduisant sur la casaque. Chapeau orné de plumes et de dentelle. Col et manches en point de Venise.

Toilette d'amazone. — Robe ouverte, en drap léger, manchettes et col plats; chapeau de paille grise orné d'une longue plume.

Adieu. Si, après les explications de ce mois, tu hésites, faute de comprendre, à cribler de jours toutes tes broderies, ta chère petite cervelle m'inspire de bien sérieuses craintes! Et dans le cas où elle n'aurait pas trouvé le sens de notre dernier rébus, je viens à son secours en te priant de remarquer que : *Deux tomes; sa vise acquit; pin; faux*, font bien pour l'oreille : De tout s'avise à qui pain fault (pain manque). — Il y aurait beaucoup à dire et à moraliser sur ce vieux proverbe, mais il est bien assez triste déjà, je te fais donc grâce de mes réflexions, et te quitte en ne te répétant pas ce que tu sais assez, que je suis

Toute à toi.

ÉPHÉMÉRIDES.

25 juin 1190. — Départ de Philippe-Auguste pour la troisième croisade.

Jérusalem, après avoir été pendant près d'un siècle au pouvoir des chrétiens, venait de retomber en la puissance de Saladin ; les princes d'Occident se croisèrent alors pour aller délivrer la ville sainte. Philippe-Auguste passa en Orient ; mais quelle que fut la valeur incontestable du monarque français, il fut éclipsé par le nouveau roi d'Angleterre, Richard Cœur-de-lion. « L'ombre de ce prince, dit un historien, faisait tressaillir les chevaux sarrasins ; il reve-

nait du combat la cuirasse hérissée de flèches comme une pelote couverte d'aiguilles. »

La brillante valeur des croisés échoua contre les armes du sultan Saladin ; après dix-huit mois d'efforts inutiles, Philippe revint dans son royaume, et, occupé de ses affaires intérieures, il ne prit aucune part à la quatrième croisade, qui fut signalée par l'avènement des Latins sur le trône de Grèce.

Mosaïque.

Les louanges qu'ont méritées les âmes fortes et élevées, augmentent leur ardeur et leur puissance ; elles auraient honte de ne pas rester fidèles à leur gloire, de ne pas lui donner plus d'éclat encore par des actions plus belles.

PLUTARQUE.

Nul ne peut être heureux s'il ne jouit de sa propre estime.

J. J. ROUSSEAU.

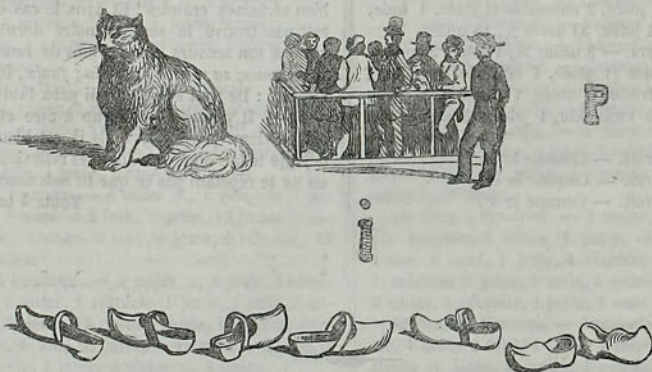
Il faut des vertus, et par conséquent de la force pour être religieux ; il ne faut que des passions, et par conséquent de la faiblesse, pour être incrédule.

LAMENNAIS.

Les bons livres sont l'essence des meilleurs esprits, le précis de leurs connaissances et le fruit de leurs longues veilles. L'étude d'une vie entière s'y peut recueillir en quelques genres ; c'est un grand secours.

VAUVENARGUES.

REBUS.



Paris. — Typ. Morris et comp., rue Amelot, 64.